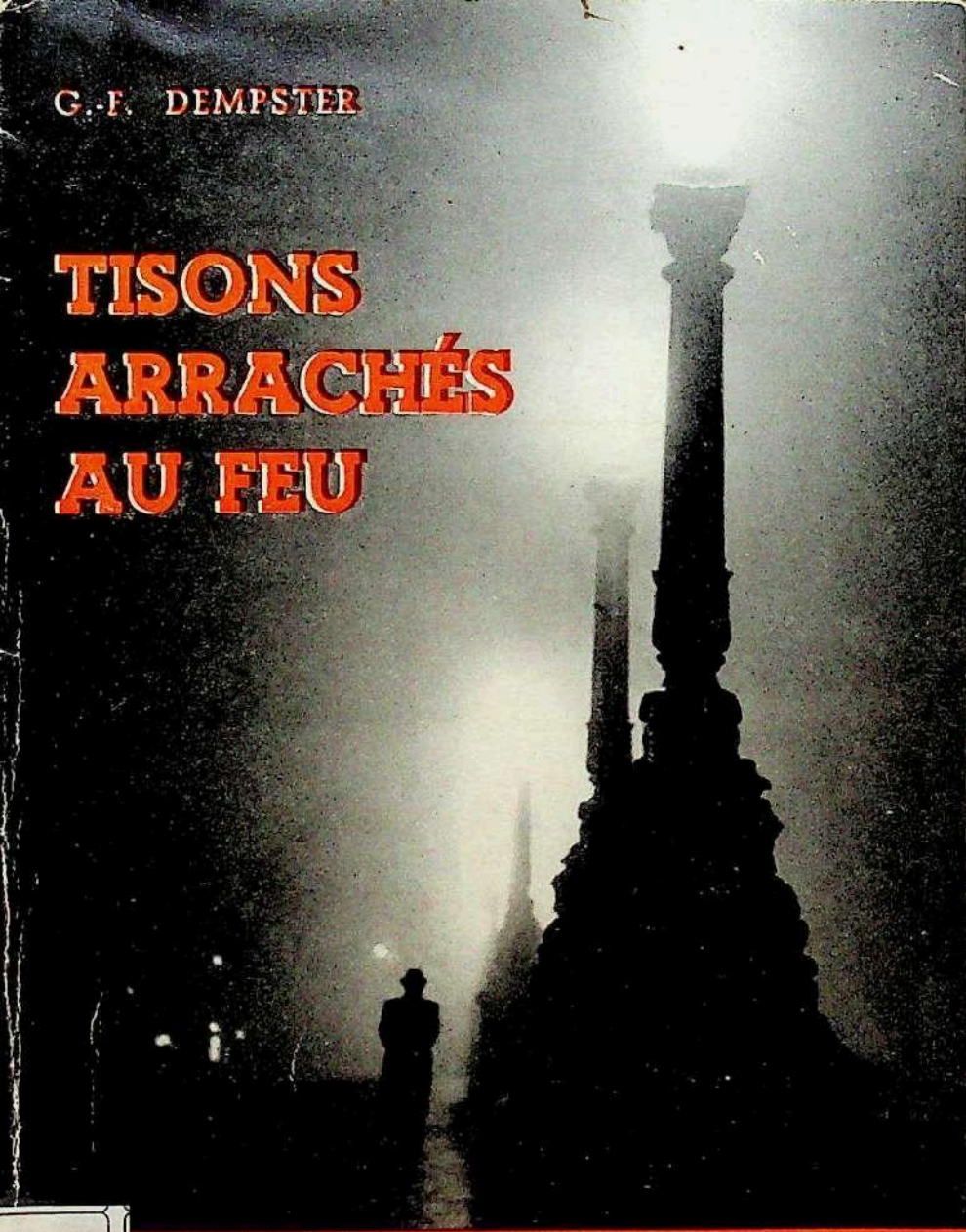


G.F. DEMPSTER

TISONS ARRACHÉS AU FEU



adapté de l'anglais
par
JEAN-PAUL BENOIT

LA REVUE DE L'EVANGELISATION (rédaction Jean-Paul BENOIT) est éditée par la Société Centrale d'Évangélisation de l'Eglise Réformée de France,

47, rue de Clichy, Paris (9^e). C.C.P. Paris 140.66.

ABONNEMENTS. — 7 NF (5,50 pour les pasteurs)

Pr la Suisse: 6 f. (Sté Centrale, Villa la Vendée, Bellevue, Genève. C.C.P.: 1.17.25).

On peut aussi envoyer directement l'argent à notre C.C.P. à Paris.

Nous remercions vivement tous ceux qui peuvent et continuent à nous régler leur abonnement à 1.000 fr. (prix de soutien) pour 1959, 10 NF pour 1960.

G.-F. DEMPSTER

7192
248.4
DEM

TISONS ARRACHÉS AU FEU



— Une folie qui pouvait coûter cher	3
— Une vie gaspillée.	13
— Un peu d'aide, s. v. p.	34
— Misère dorée.. .. .	49
— Un verdict peu habituel.	63
— Sous tous les costumes.. .. .	69
— Réunion pour dames	73
— L'homme sandwich	80
— Juge et accusé.. .. .	86

Mort à l'âge de 86 ans, le Révérend Georges Fyfe Dempster est universellement connu comme « l'ami des loups de mer ». Quarante-deux ans de sa vie furent consacrés à la direction de la « Fraternité internationale des marins », mais son ministère s'étendit à bien d'autres détresses humaines. Dans les pays de langue anglaise ses livres connaissent un large succès.

Un premier recueil d'histoires de lui, traduites en français sous le titre : « UN HOMME A LA MER ! » fut bientôt épuisé.

Le présent volume nous présente tous les dessous de nos brillantes cités modernes et ses vies désemparées, le même souci de « trouver les perdus » et la même main secourable pour relever ceux qui tombent, la même puissance de la prière au Dieu qui nous cherche tous.

Le destin de ce livre ? Nous le remettons avec confiance à la grâce du Seigneur, persuadés que sa lecture saura passionner et inspirer plus d'un cœur.

Une folie qui pouvait coûter cher

S'ils se lisaient dans un journal ordinaire, les faits qui sont ici rapportés paraîtraient, sans aucun doute, difficiles à admettre. Ce n'est pourtant là que l'un de ces 4.000 cas où une personne disparaît chaque année dans la seule ville de Londres, et six fois plus de cas semblables se produisent dans la seule Grande-Bretagne. Certaines de ces victimes se retrouvent : mais la plupart disparaissent sans laisser aucune trace. Pourquoi ces disparitions ? Pourquoi sont-elles ainsi « perdues » ? Quelque question que l'on pose, le fait demeure que quelque part — tout près de nous — des vies humaines ont besoin d'aide pour les ramener à une existence normale, utile, près des leurs ; mais par quel pouvoir ?

Peut-on vraiment comprendre, en nos temps d'instruction et de savoir, qu'une jeune femme puisse agir aussi follement que celle dont suit ici l'histoire ?

Un matin, donc, je fus appelé pour recevoir un jeune couple qui demandait assistance. L'homme portait tous les caractères du marin, jeune gars de vingt-cinq ou six ans, grand, bronzé, vêtu comme les gens de mer.

La femme, plus jeune, et certainement pas une londonienne, était fort bien vêtue, un peu comme une provinciale venue visiter Londres.

A la porte, il avait demandé si l'on pouvait les loger, « moi et ma femme », pour quelques jours.

— Nous ne sommes pas équipés ici pour recevoir des couples mariés, dis-je tout en m'approchant d'eux et les examinant avec attention.

Ils ne portaient aucun bagage ; la jeune femme paraissait mal à l'aise et l'homme prenait des airs qui m'intriguèrent aussitôt. Je crus bon de les faire entrer dans mon bureau pour poursuivre une petite enquête, d'ailleurs pour lui montrer que j'étais habitué à m'occuper de marins en difficulté, tout prêt à leur venir en aide, si possible.

— Vous êtes marin, je suppose ?

— Oui, et c'est pourquoi je viens ici.

— Pouvez-vous me le prouver ? Avez-vous votre livre d'inscription ?

— Heu non, mais j'ai une attestation de débauchage.

Il fourragea dans ses poches et en sortit des bouts de chiffons, de papier, cartes de maladie périmées, carte de syndicat for usée, vieilles enveloppes de cigarettes, quelques reconnaissances de Mont-de-Piété qu'il se hâta de cacher, morceaux de journaux qui donnaient les indications des courses. Enfin, de sa poche-revolver, au milieu d'autres que je ne pus reconnaître, parut un papier qui m'était familier :

— Voici ce que je veux ! dis-je en le saisissant promptement.

— Hé, inutile de me le prendre, fit-il d'un air mécontent.

Mais je l'avais et vis d'un simple coup d'œil qu'il avait quitté récemment un bateau à Salford ; mais en même temps je crus me souvenir qu'un homme du même nom avait été signalé par la police récemment. A vrai dire je ne savais rien de sûr contre lui, et pas davantage maintenant d'ailleurs sinon ce qui va suivre. Mais je ne suis pas encore certain aujourd'hui qu'il fut vraiment un criminel, et peut-être cette affaire-ci l'a-t-elle fait réfléchir sur les graves conséquences d'un premier mauvais pas ?

En ce moment, dans ce bureau où j'avais entendu si souvent les histoires les plus cruelles, j'en voulais savoir plus long.

— Veuillez vous asseoir, dis-je à la jeune femme, tout en observant certains détails qui me pourraient être utiles. Elle porta une bague à la main gauche mais fermait celle-ci

comme pour y cacher quelque chose. Ses souliers, parfaitement cirés, ne révélèrent aucune trace d'avoir traîné dans la boue neigeuse qui couvrait alors nos rues. Son manteau était froissé comme s'il avait servi de coussin et son chapeau, bien que coquet, montrait quelques brins de paille !

— Ami, que puis-je faire pour vous ? demandai-je à l'homme qui maintenant paraissait moins assuré.

— Pouvez-vous nous dire où nous pourrions loger un jour ou deux ? Je vais reprendre la mer et voudrais m'assurer que ma femme est en sûreté avant de partir. N'est-ce pas, petite ? demanda-t-il à la jeune femme.

Elle se contenta de faire signe que oui de la tête.

— Venez-vous de loin ?

— Oui, nous arrivons par le train de Birmingham.

— Un train du matin, de très bon matin, suggérai-je.

— Oui, dit l'homme pendant que la femme le regardait, puis rapidement me lançait un coup d'œil.

J'eus l'impression qu'il me mentait et poursuivis :

— Et comment êtes-vous venus de la station ici ?

— Oh, par le bus, dit-il avec beaucoup d'assurance et ceci était certainement vrai.

Il se sentait heureux de dire vrai et me montrer qu'il en était bien ainsi.

— Avez-vous mis beaucoup de temps ? Qui vous a indiqué mon adresse ? Et votre femme, comment l'avez-vous rencontrée ?

C'était trop pour lui et il manifesta quelque agacement :

— Je vous dis la vérité, n'est-ce pas, petite ?

Elle se contenta de faire oui de la tête.

— Et votre bagage, où est-il ?

— Nous l'avons laissé dans une maison près d'ici.

— Une maison pour marins ? Laquelle ?

— De l'autre côté de la rue, juste à l'arrêt de l'autobus, et il m'indiqua le nom d'un café assez mal famé près de chez moi.

— Vous n'avez pas mené votre femme par là ?

— Ben... oui. Je pensais qu'ils pourraient nous loger.

— Avez-vous vu l'endroit ? demandai-je à la jeune femme.

— Oui, et je lui ai dit que je ne pouvais pas loger là.

Son accent me confirma qu'elle venait bien de Birmingham, sans erreur possible, mais j'avais maintenant conviction qu'ils n'étaient pas mari et femme.

En poursuivant l'entretien, ils me parurent empêtrés dans une situation sans issue et pas très sûrs de savoir comment me répondre l'un et l'autre.

— Il me semble y avoir là-dessous des choses pas claires, fis-je. D'abord apportez ici vos bagages, quels qu'ils soient et je verrai alors ce que je puis faire pour vous.

Il hésitait et parut plein de méfiance.

— Bon, mais j'emmène ma femme. Viens, petite, dit-

— Non, non. Vous madame, restez ici et attendez son retour. Ce ne sera pas long.

Ils se regardaient l'un et l'autre comme pour chercher une excuse qu'ils ne parvenaient pas à trouver et je compris que la jeune femme était fort hésitante.

— Nous vous aiderons, repris-je, si tout est clair. Laissez votre mari aller chercher vos bagages; ils seront ici en bien meilleure sécurité que là-bas. Je pense que tout est bien, mais je n'en répondrais pas s'ils devaient y rester longtemps.

Il me regarda avec inquiétude et s'avança vers la porte comme si tout-à-coup lui aussi ne paraissait pas très sûr de les retrouver.

— Oui, vas-y, dit la femme, et ramène-les. J'attendrai comme le dit monsieur.

L'homme partit, mais pas seul. Il pouvait ne pas revenir. Je demandai à mon portier de le suivre sans le perdre de vue.

A peine l'homme sorti, la jeune femme éclata en sanglots.

— Qu'est-ce qui ne va pas? lui demandai-je.

Pas de réponse, sauf son regard cherchant le mien.

— J'ai l'impression que vous n'êtes pas la femme de cet homme. L'anneau que vous portez n'est pas une alliance de mariage. Si vous me permettez, je puis vous aider. Vous êtes venu ici au meilleur endroit pour cela. Allons, ma petite, dites-moi ce qui ne va pas.

Toujours pas de réponse.

— Est-ce que vous arrivez vraiment de Birmingham?

Un sanglot répondit: oui.

— Êtes-vous bien arrivée ce matin?

La même réponse, puis tout-à-coup, comme criant au secours :

— Oh, monsieur, sauvez-moi de cet homme. J'ai commis une terrible sottise. Je ne le connais même pas. Ce n'est pas mon mari. Je ne sais pas même son nom. Cette valise n'est pas à lui mais à moi. Elle contient mes vêtements et tout ce que je possède au monde. Elle est à moi, pas à lui. Je vous en prie, veillez à ce qu'il me la rende. Cette bague lui appartient. Voyez, ce n'est pas une alliance de mariage mais je l'ai tournée en dedans pour qu'elle y ressemble. Oh monsieur, sauvez-moi.

Elle sanglota encore puis me remit sa bague. C'était un pauvre anneau de cuivre, imitation d'un cachet.

— Vite, dites-moi, ma petite, où et quand vous l'avez rencontré.

— Hier soir seulement, à Birmingham. J'étais à la gare attendant une amie qui ne venait pas. Elle m'avait promis de me retrouver là et me prêter de l'argent pour prendre mon billet pour Londres. Je m'étais disputée avec ma famille et avais décidé de partir à Londres chercher du travail. Comme j'allais et venais, j'ai vu ce garçon qui a fini par s'approcher de moi. Il m'a parlé et j'ai été assez folle pour lui dire pourquoi j'attendais là. Alors il m'a offert de m'emmener à Londres dans un camion avec un ami qui venait ici. Cela ne me coûterait rien et il dirait que j'étais sa femme, mais seulement pour le voyage. Il proposait cela si simplement et paraissait si sérieux que j'acceptai. Le camion arriva et je vis déjà deux autres hommes dedans. Je vois maintenant ma folie. Nous ne nous sommes arrêtés qu'une fois pour acheter de quoi manger et je me sentais très confortablement installée sur la paille et quelques sacs. Il ne s'est rien passé d'autre, monsieur, sur mon honneur. Ils se sont fort bien conduits, parce qu'il avait dit que j'étais sa femme. Mais en arrivant à Londres, je commençais à me demander que faire. Je n'ai pas d'argent et ne connais personne. Il me proposa de venir loger dans une maison pour marins qu'il connaissait. Il continuerait à dire que j'étais sa femme. Mais je commençais à être terriblement inquiète. Et de plus, monsieur, je suis fiancée avec un brave garçon. Qu'allait-il penser de tout cela ?

Elle tremblait de tous ses membres et j'eus la certitude qu'elle disait vrai. Vite je m'arrangeai pour lui faire prendre quelque nourriture et la laisser se remettre, lui disant que je ne dirai rien de tout cela à cet homme, mais que je le protégerai.

Au bout d'un moment elle rentra dans mon bureau, paraissant plus calme et comme souriante :

— Monsieur, dit-elle, c'est Dieu qui nous a conduits ici.

— Dieu ? que savez-vous donc de Lui ? fis-je.

— Mes parents vont à l'Eglise et dans mon enfance je suivais une école du dimanche. Oh je vois que j'ai été comme une malheureuse, comme une folle. Aidez-moi, monsieur !

— Oui, mais je vous demande ce que vous savez de Dieu. Croyez-vous qu'il entend les prières lorsque nous nous levons et nous nous couchons ?

Elle me regarda droit dans les yeux et répondit :

— Croyez-moi ou non, j'ai prié toute la nuit sur ce canapé. Du moment où nous avons commencé tous ces mensonges jusqu'à l'arrivée à Londres, j'ai demandé à Dieu de me montrer comment sortir de cette terrible position où je me suis jetée si idiotement. Cet homme me demandait ce que j'avais, et je faisais tout pour lui cacher mes détresses. Mais laissez-moi encore vous dire ceci : Ne le laissez pas prendre avec lui, je vous en supplie.

Elle tremblait rien qu'à l'idée de le revoir, mais je lui assurai que de toute manière elle était chez des amis qui la protégeraient. Je n'avais plus besoin d'aucune autre preuve de sa sincérité : elle m'avait ouvert son cœur, à coup sûr.

La porte s'ouvrit et le marin entra, portant la valise en fibre marron comme beaucoup de marins peuvent en avoir, mais elle ne portait aucune indication, ni de propriétaire, ni de destination. Aussitôt que mon aide fut entré et eut fermé la porte, j'approchai une chaise :

— Mettez cette valise sur la table et asseyez-vous.

Avec hésitation il s'assit, tout en regardant la jeune femme et voyant bien que non seulement elle avait pris quelque assurance mais qu'elle avait pleuré.

Je commençai par mettre la valise hors d'atteinte de ses mains :

— Cette valise ne contient pas vos affaires. Cette personne n'est pas votre femme et... je vous donne encore la possibilité de me dire la vérité au sujet de toute cette histoire. Quelles sont vos intentions ? Que voulez-vous faire de cette dame ?

— Est-ce qu'elle vous a...

Je l'interrompis :

— Ce qu'elle a dit ou fait n'a rien à voir ici. Je savais que vous n'étiez pas mari et femme dès que je vous ai regardés. Ainsi donc, vite, la vérité !

— Viens donc, ma petite, commença-t-il à bluffer, viens : ces gens prétendent vous tirer d'embaras et puis...

— Oui, mais pas quand on essaie de nous en faire croire !

— Je ne l'essaie pas.

— Si fait, monsieur, et si vous ne voulez rien dire, voici la porte ! Vous pouvez aller.

Il fit presque mine de me menacer et peut-être de se livrer à quelque violence mais graduellement il changea d'attitude, voyant qu'il ne m'impressionnait pas :

-- Bon. Je m'en vais chercher qui de droit pour vous montrer que vous ne pouvez insulter les gens de cette manière. Et il ouvrit la porte. Puis il se retourna pour revenir en arrière mais je lui barrai la route. La jeune femme ne disait rien, pleurait silencieusement, effrayée de le voir peut-être sur le point d'utiliser sa force. L'homme était maintenant hors de mon cabinet tout en persistant à réclamer sa femme et sa valise.

— Alors le seul moyen de mettre cette affaire au clair, puisque vous vous montrez si déraisonnable, c'est d'appeler la police. Ami, voulez-vous demander à l'agent de service, ici près, de venir sur-le-champ, si possible.

Il fut là en un instant et je lui murmurai deux mots pendant qu'il approchait. Il comprit et bientôt notre homme filait hors de chez moi. Je ne l'ai pas revu, bien que je l'espère pour une fois ou l'autre...

Il me fallait maintenant m'occuper de cette jeune fille et l'amener à se livrer aux mains du Christ. La peur et quelques bonnes résolutions ne suffirent pas à sauver une vie.

Mais lorsque je revins dans mon bureau, elle me saisit la main pour la baiser :

— Monsieur, vous m'avez sauvé d'un épouvantable danger.

— Non, pas moi mais le Christ. Vous m'avez dit que Dieu lui-même vous avait conduite ici. Maintenant racontez-moi ce qu'il en est exactement car je suis sûr que c'est Lui qui a fait ceci pour une bonne et vraie raison qu'Il a en ce qui vous concerne.

Au milieu de ses larmes, elle me conta qu'en sortant du camion, hors de Londres, il prétendit avoir des amis dans la ville et pour les trouver ils prirent l'autobus. Mais pendant le parcours, il se mit à lui parler de telle manière qu'elle rendit mieux compte encore du terrible danger qu'elle courait. Comment s'en sortir, elle ne savait. Elle songea s'en ouvrir à l'un des voyageurs mais ce misérable anneau à son doigt lui fit penser à plusieurs reprises, il lui avait parlé comme si elle était bien sa femme. Elle aurait voulu descendre et s'adresser à un agent mais qui pouvait la croire ? On l'aurait cru folle. Alors elle pria Dieu de la guider. On approchait de la station qu'elle avait dite, « près des docks ». Elle ouvrirait les yeux très grands, car elle avait entendu parler de gens de bien qui toujours essayaient d'aider les marins en danger moral : elle avait lu quelques détails sur leur travail. Peut-être en rencontrerait-elle. Comme en réponse à sa prière, l'autobus s'arrêta devant la maison où nous étions maintenant assis et elle n'eut qu'à l'adresse de mémoire. Quelques pas plus loin elle se leva fermement et dit :

— Je ne fais pas un pas de plus, si je n'ai de quoi manger et me reposer.

Sans bien comprendre, il accepta de descendre. Le camion s'arrêta devant le café où ils avaient déposé la valise. En quittant le bus, il proposa en effet de chercher une chambre et entra dans le café mais on leur répondit qu'ils ne pouvaient pas recevoir des marins avec leur femme. Mais il lui fit laisser la valise. Alors en quittant ce café, elle s'arrêta pour revenir en arrière vers notre maison qu'elle avait vu du haut du bus et dit :

— Voilà un homme pour les marins. Allons voir.

Il n'y semblait guère disposé mais elle insista, poussée comme elle disait-elle, par Dieu. Pendant ce temps mon propre esprit travaillait. Certaine date portée sur l'attestation

marin me fit demander à mon aide de chercher dans mes fiches. En effet l'homme nous avait déjà été signalé dans l'une de nos maisons et je savais maintenant que nous n'avions rien à craindre de lui. Je le dis à la jeune fille. Heureusement elle ne lui avait donné aucune autre information lui permettant de la retrouver. Dans la valise toutes ses affaires étaient intactes et j'en fus agréablement surpris, ne serait-ce qu'à cause du genre de personnages qui tenaient le café en question. Maintenant il fallait aller plus avant.

— Oui, j'en suis certain. Dieu vous a conduite ici. Et en vérité il vous a évité une terrible tragédie. Vous ne pouvez pas en rester là, sans lui exprimer votre reconnaissance.

— Que puis-je donc faire ?

— Vous pouvez lui consacrer votre vie entière. C'est sa volonté. C'est pourquoi il vous a cherchée à travers toute cette affaire. Il veut vous pardonner tout le passé et vous donner un cœur nouveau, une nouvelle force pour Le servir et vivre, car il y a votre fiancé !

Elle l'avait mentionné une ou deux fois et naturellement j'aurais voulu savoir quel homme c'était, s'il comprendrait et ce qui pouvait s'ensuivre.

— Oh, c'est un chic type, trop bon pour moi et je dois en effet penser à lui. Quelle folle j'ai été !

De nouveau les larmes coulaient.

— Oui, c'est vrai mais maintenant c'est du passé et qui ne reviendra plus, si Dieu le permet.

— Jamais plus, dit-elle avec ferveur ; la leçon me servira toute ma vie.

— Mais savez-vous, poursuivis-je. Il n'est qu'une assurance pour cela. Par vos seules forces vous êtes faible et un peu folle. Vous avez besoin du seul qui puisse vous pardonner, vous fortifier et vous garder.

— C'est vrai. Il m'a tiré de ce mauvais pas.

Ce qu'elle savait des plans de Dieu se réduisait à peu de choses mais les événements récents l'aidaient à saisir l'essentiel. Avec douceur on lui expliqua ce que Dieu veut de nous et elle ne devait pas tarder à y répondre de toute son âme.

En attendant on télégraphia à des amis qui acceptèrent de la recevoir quelques temps. On la conduisit en taxi jusqu'à la gare pour éviter toute fâcheuse rencontre ou poursuite. La

première lettre que je reçus d'elle se terminait par ces mots
« Que Dieu m'aide à lui rendre un jour mes meilleurs
services. Je tiendrai toujours ma promesse de Le suivre. »
Ensuite elle se maria et ici s'arrête mon histoire.

Comment conclure pour nous, sinon par la parole de Jésus
« Tout ce que vous avez fait à l'un de ces plus petits
mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. Il y a de la joie
dans le ciel pour un seul pécheur qui se repent... »

Nous ne pouvons pas sauver le monde à nous tout seuls
mais nous pouvons être le moyen de conduire quelqu'un
près de Lui et ainsi de le rendre à la Vie.

Une vie gaspillée

L'homme dont il est ici question avait été comblé des plus grands dons mais autant que je sache, il n'a pas encore donné signe d'avoir connu le seul vrai secret de la vie.

Je le rencontrai dans de telles circonstances que je ne pus m'empêcher d'y voir les plans de Dieu. Ce n'était pas lui que je cherchais alors. Je ne le connaissais nullement et ce qui m'amena ce soir-là à Columbia Market n'avait aucun rapport avec lui.

Ce nom de Columbia Market ne peut pas donner à un étranger une idée exacte de ce coin de Londres. A première vue il apparaît comme un entassement de piliers de cathédrale. Construit par une philanthrope pour permettre aux marchands ambulants de se livrer plus confortablement à leur commerce, sans se voir toujours plus ou moins pourchassés par la police, il ne remplit malheureusement jamais son vrai but et tomba bientôt en ruines. Les marchands des quatre saisons préfèrent leur liberté et comme il tient encore debout, cet édifice sert à mille autres fins.

Ma visite en ces lieux tenait au fait que beaucoup de malheureux, le soir, y venaient chercher refuge pour la nuit. Au crépuscule il prenait des allures étranges. Ses apparences de cloître ou de cathédrale semblaient y attirer spécialement ceux qui dans ce centre aux allées sombres, aux cours mal

famées, aimaient pourtant s'y blottir loin de tout regard humain.

L'homme que je cherchais alors m'avait échappé plusieurs fois mais, ce soir-là justement, je l'aperçus dormant avec deux autres sous un misérable refuge formé de quelques caisses abandonnées là, sous une tente faite d'une mauvaise bâche.

La bâche avait probablement été « empruntée » quelque part mais ensemble le tout formait un abri suffisant pour protéger les dormeurs contre la bise glacée. J'avais vu mon homme entrer dans cette cour mais, bien que le suivant avec attention, j'en perdis la trace, jusqu'à ce que j'entendis l'intérieur de ce qui paraissait un tas de vieilleries d'épave et sonores ronflements.

M'approchant et regardant à l'intérieur, je pus distinguer les formes de plusieurs dormeurs. Je regardai mieux, pensant que mon homme se trouvait bien là et en effet il se tenait douillettement couvert avec deux autres et dormait à poings fermés.

J'allais tenter de le réveiller, lorsque l'un des deux autres qui m'avait manifestement surveillé, me fit signe de la main de ne pas faire de bruit. Mon homme se trouvait couché tourné vers le fond et c'était lui le responsable de la mélodie nasale qui m'avait attiré. L'autre s'arracha avec précaution à son tas de sacs et de bâches et me dit dans un murmure :

— Ne les éveillez pas ! Je suis celui que vous cherchez. Puis-je venir causer un moment ?

Dans la demi-obscurité de ce quadrilatère mal éclairé, je pouvais tout juste distinguer les traits et l'allure de mon interlocuteur. Il était de stature moyenne, de visage agréable avec une voix qui trahissait quelque culture et deux yeux perçants qui démentaient que cet homme fut tout-à-fait dépravé.

Nous fîmes quelques pas puis nous nous arrêtâmes car je ne savais au monde ce qu'il allait me proposer et je ne voulais pas trop m'éloigner de celui que j'avais eu tant de peine à retrouver.

— Alors, que puis-je bien faire pour vous ? demandai-je.

— Je suis un misérable, voyez-vous, un fils perdu, un saligaud, tout ce qu'il y a de plus mauvais, mais lorsque

vous ai vu cherchant le copain, je me suis ressouvenu de mots entendus jadis « cherchant la brebis perdue ». Nous étions trois là-dessous mais c'est moi qui ai le plus besoin d'être retrouvé.

Était-ce vrai, je ne savais. Celui pour qui j'étais venu faisait toujours entendre des ronflements qui m'assuraient que je restais à sa portée.

— Savez-vous qui est le grand type là ? dis-je.

— Oui, il a dormi là toute la semaine.

— Depuis quand le connaissez-vous ?

— Oh ! des mois, peut-être trois mois. Il dort parfois au « Numéro 2 » quand il peut trouver l'argent nécessaire pour un lit. Je l'ai aussi rencontré au travail, ajouta-t-il avec un coup d'œil complice pour voir si je comprenais de quel travail il s'agissait. « N° 2 » était une maison spéciale bien connue où j'avais plus d'une fois retrouvé ceux que je cherchais. Mais ce « travail » m'échappait :

— Quel travail ? demandai-je.

— Ben, lui il les tire et moi je les reprends.

Je crus comprendre car la première fois que je connus l'homme sous la tente, je l'interrogeai sur sa manière de gagner sa vie. Il avait fréquenté régulièrement nos réunions pour hommes pendant quelques temps et un dimanche je le questionnai sur ses moyens d'existence. Sur le journal, j'avais lu une petite note de la Police de Wapping, commissariat de la Tamise, ou plutôt une liste de dix-neuf « corps retrouvés » rédigée sous la forme suivante : « Corps retrouvés : une femme, environ 26 ans, habillée... Un homme, 45 ans, avec un costume..., etc., etc. ». Ces corps avaient été rejetés par la rivière et ceux qui avaient aidé à les repêcher recevaient quelque argent, je crois 5 shillings. Et c'est ainsi qu'ils gagnaient leur vie !

— Drôle de travail, repris-je, mais vous ne pouvez pas vivre de cela. Combien en tirez-vous donc ?

Sa réponse corrigea mes doutes :

— Oh, des milliers !

— Comment ?

— Oui, j'ai un bâton avec un crochet au bout et en marchant je les attrape comme ça. Et d'un mouvement de la main il me montra qu'il s'agissait tout simplement de bouts

de cigarettes ou cigares qu'il ramassait dans les rues ou métro et revendait ensuite. Je respirai.

— Un penny la boîte, ajouta-t-il en me donnant d'autres détails sur son commerce. Puis confidentiellement il me fit comprendre que le métier avait ses secrets. En fait celui que je connaissais lui servait d'aide. Mais je n'insistai pas davantage. J'avais d'autre intérêt. Cet homme, Dieu l'avait placé sur ma route avec quelque intention qui ne m'était pas encore très claire. Et maintenant que j'avais retrouvé l'autre, bien endormi, pas loin de moi, je pouvais suivre cette nouvelle piste.

A vrai dire, je ne sais plus aujourd'hui où se trouve E. R. Ce sont les initiales du nom de cet homme mais je pense qu'un jour ou l'autre je le reverrai et son histoire peut-être salubre à tel autre ou à lui-même.

Pour ne pas réveiller nos deux dormeurs, nous causions mi-voix mais au bout d'un moment je proposai d'aller dans un coin tranquille pour mieux nous entendre. J'étais maintenant certain de me trouver devant un homme de qualité et de qualités exceptionnelles. Il avait connu une vie fort différente de celle qu'il menait alors. Son langage ne reflétait nullement les lieux dépravés. Ses manières étaient celles d'un homme éduqué et même raffiné. Il avait certainement « un passé » mais lequel, je l'ignorais. La nuit était noire et triste ; tandis que nous déambulions à travers ces rues sombres vers Brick Lane puis dans la large Withechapel Road, une série de petites questions me le firent mieux connaître. Il semblait tout prêt à répondre à toutes et avec tant de bonne volonté que je finis par lui dire :

— Qu'est-ce qui vous fait croire que je pouvais m'intéresser à vous ?

— Je vous ai vu chercher tout autour des piliers et vous observais. D'autres aussi vous observaient sans que vous vous en doutiez. Vous avez trouvé ces deux qui dormaient là sous la tente mais après les avoir aperçus, vous avez reculé, chapeau sous le bras, et je vous ai vu vous arrêter sous le lampadaire pour prier, je pense, pour ces deux gars que vous ne connaissiez pas. Je me suis dit : « Oui, que Dieu les bénisse », bien que j'ai plus qu'eux encore besoin des prières des autres. J'ai deux garçons à moi. Alors, comme un éclair

m'est venue la pensée — certainement donnée du ciel — : « Il peut aussi t'aider. Crois en lui ». Puis vous êtes revenu toujours plus près. Comme vous cherchiez avec soin, semblable à un Autre dont on m'a parlé, à la recherche de sa brebis perdue ! Vos manières m'ont attiré : j'ai pensé qu'il me fallait vous parler.

— Et le motif ?

— J'ai désespérément besoin d'un ami qui me comprenne. J'en ai connu qui ont essayé de m'entourer mais, d'une manière ou d'une autre, jamais aucun ne m'a prouvé qu'il pouvait me comprendre vraiment. Je veux dire, ils avaient toujours beaucoup de conseils à me donner et aussi de critiques, de blâmes à déverser sur moi. Je veux bien croire que je les mérite tous, mais tout en admettant que je suis un misérable, un sale et vulgaire sacripant, il me semble que si seulement quelqu'un pouvait se montrer assez patient avec moi, j'aurais encore des chances de reconquérir ma dignité. Mon grand péché c'est la boisson. Si seulement je pouvais m'en arracher...

Là je l'arrêtai net, tout en comprenant fort bien ce qu'il voulait dire mais sachant aussi avec quelle subtilité le diable tient ses victimes par ses raisonnements que j'ai entendus si souvent de leur bouche.

— Toujours les mêmes mensonges, fis-je en articulant lentement.

Il resta un instant stupéfait.

— Quel mensonge ? Je vous dis vrai. C'est la pure vérité. Que voulez-vous dire avec vos mensonges ?

— Je veux dire qu'aussi longtemps que votre maître, qui est évidemment Satan, peut vous tenir dans cette conviction que votre salut dépend seulement d'un bon ami, patient, doux, pour vous comprendre, vous resterez sous son emprise à lui. Personne sur la terre ne peut vous être assez affectueux, assez patient, assez compréhensif et puissant pour vous arracher à vos tristes habitudes. Il n'en existe qu'un pour le faire. Et Il est ici présent en cet instant. Mais je sais aussi qu'il utilise des mains humaines pour guérir et c'est pourquoi il m'a envoyé aujourd'hui vers vous pour vous porter son message. Et c'est aussi lui qui vous a mis à cœur ce soir de venir à moi pour vous confier.

Il écoutait comme fasciné et me suivit volontiers, tout causant. Il me conta son histoire : il avait été avocat pour d'une très belle clientèle, dans une ville du Centre puis Londres même. Gradué d'Oxford, il avait épousé une charmante femme, avait eu deux fils, encore tous à Oxford possédait alors une vraie fortune sans compter la dot de sa femme. Le nom de celle-ci me prouva qu'elle sortait d'une famille fort connue. Il me mentionna certaines maisons à Londres pour lesquelles il avait dû plaider et que je connaissais bien pour n'employer que les meilleurs avocats. Ignorant que j'étais en relation avec certaines d'entre elles il m'indiqua tout naturellement tel nom de mes bonnes connaissances. Jusqu'alors je ne lui laissais rien supposer de ma propre identité. J'étais pour lui un de ces bons serviteurs du Christ à la recherche de quelque paroissien défaillant, sans doute un brave type prêt à toutes sortes d'excentricités et c'est ainsi qu'il l'avait accroché.

A la fin de cette longue promenade et conversation, je lui proposai de le revoir le lendemain mais « après une bonne nuit de repos dans un bon lit, bain et collation ».

Ainsi fut fait et le lendemain matin il était prêt à l'heure dite. Nous reprîmes notre conversation pour une heure et deux et, à ma manière habituelle, je lui proposai d'aller ensemble un moment de prière.

Mais il avait « ses raisons » pour ne pas prier lui-même. Il croyait bien qu'il y avait un Dieu mais ne se sentait pas digne de prétendre le prier ou même l'adorer.

— Je vous dirai plus tard pourquoi je ne puis pas prier mais je vous en prie, n'insistez pas aujourd'hui. J'en fais tellement assez de ces prières de perroquet, car jamais je n'ai prié honnêtement et j'en suis aujourd'hui incapable.

C'est tout ce que j'en pus tirer, tout en obtenant de prier à haute voix devant lui et pour lui. Et lorsque je me relevai car j'ai coutume de prier à genoux, il me parut fort étonné.

— Je ferai tout ce que vous me demanderez, si seulement vous voulez m'y donner la main et, si vous me permettez, je tiens à dire combien j'ai apprécié que vous ayez pitié de moi pour moi.

Là-dessus nous nous séparâmes et pendant plusieurs mois

nous pûmes observer les progrès de son redressement : peu à peu il regagnait le contrôle et le respect de lui-même.

Un soir il nous révéla d'étonnantes qualités. Il advint en effet qu'une soirée amicale avait été organisée dans la salle de notre Mission et une large audience (peut-être cinq ou six cents personnes) attendait les acteurs et artistes que nous avions engagés. L'heure de commencer venait de sonner mais pas d'artistes. Quelque accident était-il survenu ? Très ennuyé, je faisais des efforts désespérés pour obtenir quelques renseignements. E. R. m'observait et comme je venais de faire une nouvelle tentative infructueuse, il s'approcha de moi :

— Je vous vois fort ennuyé. Puis-je vous aider ?

Ne pouvant imaginer à quoi il pensait, je dis :

— Merci, mais je crains bien que non.

— Voulez-vous me laisser tenter ma chance ?

— De quelle manière ?

— Je sais un peu jouer.

— Jouer du piano, voulez-vous dire ?

— Oui. Je pourrais peut-être tenir votre auditoire et le faire patienter jusqu'à l'arrivée de vos artistes. Puis-je essayer ?

— Que pourriez-vous jouer ? demandai-je, désireux, je le confesse, de ne pas me lancer dans une aventure. L'auditoire attendait déjà depuis plus de vingt minutes et commençait à s'impatienter.

— Oh ! je puis leur exécuter ce qu'ils désirent, et il m'indiqua quelques noms de compositeurs et titres de leurs œuvres, suffisamment pour me faire comprendre qu'il possédait la matière, à ma grande surprise d'ailleurs. Avec quelques hésitations, je lui laissai donc escalader les marches de la scène.

Comme s'il n'avait fait que cela dès sa jeunesse, il se présenta sans gaucherie, très à son aise et en quelques mots souriants, comme « le Professeur Nimportequi » et expliqua qu'avec ma permission il allait tenter de remplir le temps de son mieux, avant l'arrivée des artistes... Il s'assit au piano et après une courte entrée qui me révéla aussitôt son habitude du clavier, il se lança dans un des préludes bien connus de Chopin mais avec une interprétation si compréhensive que

le public aussitôt en fut saisi. Puis il attaqua une mélodie populaire à l'époque, avec toutes sortes de brillantes improvisations. L'auditoire reprit les refrains et je me sentais le cœur rempli de joie. Les artistes attendus n'arrivèrent pas ce soir-là : un télégramme me parvint avec leurs excuses : une erreur leur avait fait confondre les dates. Mais mon auditoire avait complètement oublié ces messieurs avant qu'une heure ne se fut écoulée. Mon entraîneur les avait tous séduits et me ravissait moi-même d'étonnement.

Car numéro après numéro, il fut étincelant jusqu'à l'entr'acte, sans s'arrêter une seconde. Après les chansons populaires, il annonça tranquillement qu'il voulait maintenant donner « un peu de Shakespeare ». Et il le fit. A la manière d'un acteur professionnel, il récita quelques tirades dans un silence plein d'émoi. Puis il se mit à imiter plaisamment quelques personnes qu'il avait épiées du haut de l'estrade. L'un après l'autre, tout en s'accompagnant au piano, il les mimait, pendant que l'auditoire se tordait de rire en reconnaissant tel ou tel. D'ailleurs, pour ne pas offenser ses victimes, il s'interrompait pour s'excuser de ses « imperfections » mais ses imitations étaient si vraies que l'on voyait aussitôt qui il mimait ainsi. Et il le faisait avec tant de naturel et de bonhomie que ses excuses étaient bien inutiles. J'en restais muet de surprise car jusqu'alors je n'avais jamais soupçonné le moins du monde ses capacités.

Ah ! si je pouvais jamais gagner cette âme avec tous ces gens ! Quel merveilleux avocat pour la cause de Christ ! Serait-il pas auprès de ce peuple de l'East End ! Comme dit le poète, il savait à merveille « nous conduire par la musique du rire aux larmes, rire de la joie la plus pure et des larmes sans amertume ». Par un hasard étrange, ces lignes étaient justement gravées au-dessus de l'estrade depuis longtemps où ce hall servait de salle de concerts, devenu maintenant une salle d'évangélisation. Mais jamais je crois que ces murs n'avaient connu pareille application de ce texte, cet homme si récemment encore victime de sa dégradation. Il rayonnait aujourd'hui la puissance de la musique et de la poésie si bien chantée par le poète ; dans ce music-hall, les paroles qui n'y étaient jadis que vaine hypocrisie retrouvaient ce soir-là tout leur sens.

Pendant l'entr'acte, qui dut être écourté car nous avions commencé tard, je me précipitai vers mon ami pour lui exprimer ma gratitude et mon admiration. Mais il ne me laissa pas continuer et s'arrachant aux autres amis qui l'entouraient :

— Laissez, laissez. Maintenant que j'ai pris en mains le programme, il me faut terminer et j'ai besoin de quelques minutes tranquilles pour y réfléchir.

Il refusa tout rafraîchissement; dans le style du plus pur chef d'orchestre, responsable seul de l'affaire, il nous renvoya tous à nos places et reprit son rôle d'entraîneur. Pendant une autre heure, il poursuivit avec un inépuisable brio un répertoire de chant, récital, chœur, improvisation, musique et poésie, concluant par un morceau de piano, que je découvris plus tard être de sa propre composition, une sorte de « Ora pro nobis » dans le style de Piccolomini. Tout l'auditoire en avait les larmes aux yeux, quand je montais sur la scène pour exprimer notre surprise, joie et reconnaissance. J'oubliais même de terminer comme chaque soir par un appel à ceux qui devraient se décider pour Christ. Mais en s'en allant, plusieurs me dirent : « Nous avons passé une soirée bénie ». Ces heures ne resteraient pas sans fruit.

— Vous m'avez rendu un fier service, cher ami, lui dis-je, en me tirant d'une situation sans issue. De plus vous nous avez vraiment enrichis. Il est évident que vous pouvez faire beaucoup mieux et c'est de quoi j'aimera's vous entretenir.

Ainsi commençai-je, pendant le bref repas que nous primes ensemble ce soir-là. Mais il était maintenant en proie à une sorte d'anéantissement dont je ne pus le faire sortir. Il ne répondait que par monosyllabes, parfois même pas du tout.

— Excusez-moi, finit-il par dire, mais je ne suis plus moi-même ce soir ou plutôt je suis trop moi-même et j'en souffre. Pardon, mais ne me troublez pas de votre insistance. Demain je me serai repris.

De toute évidence, il souffrait. Violente réaction après la tension de cette soirée. Des souvenirs avaient dû l'assaillir qu'il ne pouvait plus oublier. D'après certaines de ses confessions antérieures, je pouvais supposer que quelques remords le tenaillaient. Il fallait le laisser retrouver quelque

calme et la maîtrise de soi, suivant la méthode qu'il avait employée ces dernières semaines chaque jour dans le silence.

Il m'avait dit que parmi les chants que nous utilisions nos diverses réunions celui qui le touchait le plus disait :

— Au fond du cœur de l'homme, même écrasées par le colère, les pensées les plus secrètes peuvent revivre si la Grâce agit. Touchées par une main aimante, réveillées par la tendresse, les cordes usées peuvent encore vibrer de joie.

— C'est cela qui m'a touché, l'autre soir au marché, de la manière que vous aviez de mettre sur mon épaule votre main si fraternelle, je puis bien dire « aimante », car c'est ainsi qu'elle me parut au sein de ma solitude sans espoir.

Il semblait donc meilleur de le laisser trouver seul quelque repos. Et ce ne fut que plus tard que j'obtins quelque explication sur le terrible combat qu'il avait mené ce soir-là durant la nuit.

Le lendemain matin, il vint à moi comme physiquement et psychiquement assommé mais avec la ferme résolution de reprendre pied.

— J'étais à bout hier soir mais grâce à Dieu me revoyant maintenant bien décidé à en sortir. J'ai une faveur à vous demander.

J'étais très désireux de savoir ce qu'il désirait, car jusqu'alors j'avais observé chez cet homme bien des traits particuliers et l'un d'entre eux était qu'il ne réclamait qu'à rarement une aide ou une faveur. Tout ce que nous avions fait pour lui répondait au seul désir de « trouver l'amitié ». Cela il le désirait ardemment et le réclamait souvent. « Je voudrais que vous fussiez mon ami » : ces mots revenaient toujours sur ses lèvres. Et voici maintenant peut-être apparaissait quelque chose de nouveau.

Je ne me souviens plus bien comment il commença mais ce fut en tout cas avec une grande réserve. Il semblait hésiter à exprimer franchement ses désirs. Sachant quel esprit juriste il possédait et avec quelle maîtrise il employait sa langue, cette hésitation me semblait étrange. Il finit par me dire qu'il avait été assez longtemps à notre charge et voulait maintenant lui aussi se tirer d'affaire par ses propres moyens. Je lui rappelai, et pas pour la première fois, qu'il n'était pas encore assez assuré en sa connaissance du Christ pour

retourner dans ce monde qui lui avait été jusqu'alors si défavorable. Car il n'avait jamais professé accepter la seigneurie du Christ. Ses regrets, ses remords, ses efforts ne pouvaient pas passer pour une réelle repentance, ni pour un abandon de sa volonté. Il n'avait pas encore accepté le seul vrai Grand Ami. Il parlait certes de Dieu avec confiance et je l'avais même entendu prier avec ferveur mais je notais toujours qu'il manquait à ses paroles ce qui me paraît essentiel : la confession de son péché, la reconnaissance de sa culpabilité. Il reconnaissait sa misère, son besoin de s'amender, son désir de mieux faire, sa volonté de commencer une autre vie, mais jamais je n'avais entendu de ses lèvres sortir un vrai cri de repentance.

Je me permis de le lui dire mais à nouveau ma question fut repoussée. Il me supplia de me montrer patient : le temps viendrait. Il ne s'excusait nullement, au contraire il tenait à se blâmer, à se condamner :

— Je sais ce que je suis : un affreux pécheur, reprenait-il, mais il n'acceptait pas de plier devant la tendresse aimante du Seigneur au point de s'y soumettre tout entier.

J'écoutai ses propositions. Il disait connaître dans la Cité de Londres, le quartier des affaires et des banques, un homme responsable d'une importante maison d'avoués, qui pourrait, s'il le voulait bien, lui offrir une chance de retrouver place dans son ancienne profession. Cet homme le connaissait fort bien, et savait en particulier que E. R. possédait un certain diplôme lui permettant, comme jurisconsulte en droit international, de plaider même devant des tribunaux étrangers. Il avait plusieurs fois dû démêler des cas fort difficiles et réussi là où d'autres n'avaient pu qu'échouer. Il conclut en me demandant de chercher à obtenir un entretien avec cet homme, pour lui présenter son cas.

Le bureau dont il me parlait se trouvait assez proche de ma propre maison. Il suffisait maintenant de lui procurer un costume décent, une introduction de ma main affirmant que maintenant E. R. marchait droit, puis une entrevue avec ce monsieur le plus tôt possible. Tout ceci ne paraissait pas très compliqué mais les événements devaient en montrer les difficultés.

Nous prîmes encore quelques jours de réflexion, puis déci-

dâmes non pas d'écrire à cette firme mais d'y aller non mêmes pour voir en personne le chef de maison. Ce qui fait. Les bureaux de la maison X..., près de Fenchurch Street occupaient un vaste immeuble avec un imposant escalier, large plaque de cuivre de chaque côté d'une majestueuse entrée ! Ainsi tous les aspects d'une firme sérieuse à réputation bien établie et confortable clientèle.

Bien que connaissant fort bien la maison je n'y étais jamais entré. E. R. m'expliqua en route le fonctionnement de l'affaire et me nomma quelques-uns de ceux à qui je pourrais m'adresser. Un garçon demanda ce que nous désirions et je le priai de passer ma carte au chef. Il n'était pas là mais nous vîmes arriver son clerc, ma carte en main, qui me permit d'entrer dans une salle d'attente. Je commençai à lui expliquer la raison de ma visite, quand il porta les yeux sur mon compagnon et m'interrompit aussitôt :

— Est-ce que ce monsieur est avec vous ?

— Oui, je l'accompagne ici pour, si possible, demander

— Alors je suis désolé, monsieur, mais vous pouvez évaluer nomiser votre temps car certainement on ne voudra pas l'écouter. Je crains même que M. X... ne veuille pas vous recevoir, s'il sait cette personne avec vous. Mais je lui présenterai votre requête à son retour.

Puis se tournant vers E. R. qui ne paraissait pas le moins du monde troublé par ces paroles, le clerc ajouta :

— M. R., vous le savez, vous ne devriez jamais revenir ici ; ce bureau vous est interdit. Nous avons les ordres les plus formels de ne pas vous laisser monter.

— Oui certes, je sais tout cela, mais tout a changé et je voudrais que ce gentleman puisse voir M. X... avec moi.

— Impossible !

— C'est possible et ce sera fait, dit E. R. avec une certaine véhémence.

J'étais sur le point d'exprimer des excuses car je voyais bien que le clerc ne pourrait jamais nous obtenir l'entretien demandé, lorsque la grande porte fut vigoureusement ouverte et un homme grand, fort distingué, avec sous le bras un rouleau de papiers entra d'un pas pressé et s'avança vers l'escalier intérieur sans même nous regarder.

— Voilà le principal, dit E. R. Veuillez lui montrer la carte de monsieur.

— Je n'ose pas, voyez-vous, même lui demander de vous recevoir maintenant. Il est terriblement préoccupé par une affaire importante qui se juge aujourd'hui et surtout il n'acceptera pas qu'on vienne le déranger comme je vous l'ai dit, pour cette autre histoire, ajouta-t-il en montrant du menton mon compagnon. Cet homme occupait ici une bonne situation et puis nous a terriblement desservis. Nous, au bureau, nous savons ce qu'il peut faire d'excellent, quand il le veut bien mais il ne peut se tenir de boire et notre maison doit veiller à sa réputation : il me paraît fort difficile qu'on l'accepte encore ici.

Au même moment un bruit de pas qui descendaient l'escalier se fit entendre, la porte s'ouvrit et le grand monsieur distingué allait passer devant nous, lorsque ses yeux tombèrent sur E. R. Il s'arrêta net comme devant une apparition :

— Vous de nouveau ici, R. ? Comment avez-vous osé revenir ?

Le clerc s'avança et poliment expliqua notre venue, tout en disant comment il nous avait montré la difficulté...

— Quelle difficulté ? Il n'est pas de difficulté. Cet homme tout simplement n'existe pas, en tout cas pas pour moi : je le crois le plus fiéffé gredin de tout Londres.

Les deux hommes se faisaient face et je ne voyais pas comment intervenir. Mais E. R., avec beaucoup de calme, dit à son ancien patron, en appuyant ses mots :

— J'ai l'impression que vous ne savez comment résoudre les affaires dont parlent les documents que vous tenez là sous le bras. Peut-être pourrais-je vous y aider, ne croyez-vous pas ?

Il ne m'était possible que de deviner bien mal les pensées qui assaillaient en ce moment les deux interlocuteurs.

— Si seulement je pouvais avoir confiance en vous, soupira le principal, tandis qu'il considérait non sans mépris l'homme que je lui avais amené. Puis se tournant vers moi, il me dit : S'il existe à Londres un homme capable de nous dénouer les fils de cette histoire embrouillée (il montrait ses papiers), cet homme c'est bien lui. Mais je ne puis m'y fier. Il m'a trompé trop cruellement.

E. R. s'avança vers son accusateur, les yeux étincelants, les lèvres tremblantes, la figure blanche.

— Puis-je seulement jeter un œil sur vos documents, demanda-t-il. Laissez-les moi voir, je vous en prie. Je pourrais peut-être vous rendre service, après tout ce que je vous dois.

La situation devenait critique. Après tout ce que j'avais vu et entendu et aussi tout ce que j'ignorais, comment pouvais-je plaider la cause de mon homme? Derrière ce dossier je savais se cachait certainement tout un lot de faits graves et laids. Tout en me bornant à observer avec attention, je priais notre Père de nous guider tous. Je souhaitais qu'une nouvelle crise ne vienne pas chez R. ruiner tout l'effort déjà accompli vers le mieux. Si seulement j'avais pu le convaincre plus tôt de tout abandonner entre les mains du Seigneur Christ! Je priais qu'il puisse avoir au moins une nouvelle chance de vie, malgré sa stupide résistance à l'amour divin.

Après quelques secondes, où les deux hommes se fixaient dans les yeux, je vis le principal tendre lentement à R. le dossier qu'il portait. Les papiers furent placés sur un pupitre, ouverts avec précaution et feuilletés. E. R. lisait et pendant plus de deux minutes nous gardâmes tous le plus parfait silence. Puis M. X... me prit par le bras et m'entraîna à l'écart :

— Permettez-moi de vous expliquer cette attitude qui peut vous paraître étrange. Si, il y a une heure, quelqu'un m'avait suggéré de faire appel à cet homme, je l'aurais renvoyé avec dégoût. Je crois avoir dit que mon plus grand désir était de ne plus jamais le revoir. Mais je dois avouer qu'en le revoyant j'ai pensé que si cette affaire doit être gagnée par nous en faveur de mon client, il n'existe pour cela qu'un seul espoir et cet espoir réside en cet homme, un excellent spécialiste en ce genre d'affaires. Sa seule présence découragerait notre adversaire et tout tournerait à notre avantage.

Je ne pouvais qu'écouter, me sentant totalement ignorant de ce que pouvait cacher cette attitude.

Au bout de quelques minutes, E. R., calmement, rassembla les papiers, les lia ensemble et lorsque ses regards tournèrent vers le principal, ses lèvres laissaient courir un léger sourire :

— Pouvez-vous me permettre de prendre tout ceci, monsieur ? je crois voir la possibilité de gagner le procès. Laissez-moi y aller pour vous.

Un taxi fut hélé et je vis mon homme y grimper avec le clerc pour courir jusqu'au lieu du tribunal.

Curieux d'en savoir plus long sur lui, j'acceptai volontiers l'offre d'une tasse de thé en l'attendant et ne puis pas répéter tout ce qui me fut dit ; mais E. R. m'apparut comme un être à la fois extraordinairement doué et étrangement faible devant la tentation. Il avait dilapidé l'une après l'autre de magnifiques possibilités et, ce faisant, terriblement nui non seulement à lui-même mais à tous ceux qui lui avaient accordé quelque confiance. Je n'avais pas l'impression qu'il ait jamais commis aucun acte capable de le traîner devant les tribunaux. Mais, en particulier, ses habitudes de boisson lui avaient enlevé tout respect de soi-même ; bien que tous ses diplômes fussent parfaitement valables, il s'était trouvé dans l'impossibilité de s'assurer aucun emploi.

Au bout d'une heure environ, nous entendîmes la porte de devant s'ouvrir et quelqu'un grimper l'escalier quatre à quatre ; la porte de notre bureau céda pour laisser entrer un E. R. radieux et excité.

— L'affaire est gagnée, monsieur ! cria-t-il.

— Voilà bien la preuve de tout ce que je vous disais, reprit le principal. Cet homme possède des dons que je lui envie. Il semble doué d'une manière toute naïve de se tailler des succès qu'il ne mérite pas. Je confesse que je ne gardais guère l'espoir de me tirer de cette affaire au bénéfice de mon client. Mais le fait est là, chose incroyable ! Inutile d'ailleurs de donner aucune explication. Si cet homme voulait, il pourrait nous rendre les plus grands services et se refaire une vie.

J'observais tout en écoutant ces deux hommes, ne connaissant rien du passé : si cette intelligence pouvait être gagnée pour Christ, il redeviendrait peut-être un puissant avocat mais ses dons en feraient un étonnant témoin de Jésus-Christ.

Ce ne devait pas arriver de si tôt. Les vieilles habitudes allaient reprendre ici ou là leur tyrannie ; la puissance satanique n'abandonnait pas la lutte.

Pourtant de ce jour, il fut décidé de donner à S. R. sa chance. Il se trouva bientôt à la tête d'une nouvelle affaire.

Nous y eûmes quelques peines et dépenses mais une s'ouvrit. Deux petites pièces furent louées, près de la T de Londres, en un lieu parfaitement adapté à ce qu'il désirait tenter. Meubles, machine à écrire, téléphone, tout fut réglé. Sa plaque resplendissait en lettres émaillées sur un volet. Un homme fut trouvé pour servir de messager et de gardien. Et bientôt le travail ne manqua pas. Une grande maison de commerce près de là lui donna de quoi gagner largement sa vie. En peu de semaines, un des services de l'Etat se l'associa et d'autres avenues s'ouvrirent devant lui. Bientôt il put rembourser tout ce qui lui avait été avancé pour son équipement et ayant payé toutes ses dettes, il se put ouvrir un compte en banque confortable.

A deux heures du matin, une belle nuit, je fus appelé au téléphone par la police au commissariat le plus proche. On me demandait de me porter garant de lui, car on venait de le trouver ivre-mort et le seul moyen de le tirer d'affaire semblait que je m'en charge. Avec ma voiture j'y courus et le trouvai dans un état lamentable. On le porta chez lui, on le mit au lit et je donnai les ordres suffisants pour qu'il puisse le revoir dès qu'il serait possible. Inutile d'insister, ce fut une pénible histoire mais le Seigneur nous aida encore et il put reprendre le travail à son bureau pour réparer matériellement les bêtises qu'il avait faites. Atrocement honteux, il me conseillait de l'abandonner à son sort. Par un conseil est facile à suivre et même prudent, mais est-ce à lui qu'agirait notre Seigneur, l'Amour incarné, même si c'était la solution raisonnable et méritée? Mais comment avions-nous pu être si cruellement battus? A nouveau il repoussa l'ennemi de sa vie et retrouva un équilibre que je voudrais croire définitif.

Un matin, quelques mois plus tard, me présentant à mon bureau, j'appris avec désolation que l'on ne l'y avait plus vu depuis deux jours complets. Son clerc, malgré toutes les recherches, n'avait pu trouver trace de lui et le portier avait justement venir chez moi demander si je savais quelque chose. Une visite à son appartement nous convainquit qu'il n'y était pas venu depuis deux jours. Deux autres jours de recherches restèrent sans résultat, mais le cinquième jour je trouvai une filière qui devait me conduire dans un

quartiers les plus mal famés de la rive sud de la Tamise. Suivant de brèves indications recueillies ici ou là, je fus conduit devant une maison située dans une des basses rues de Newington. Je frappai à la porte et une femme vint m'ouvrir, dont je connus tout de suite le caractère. Mes questions ne trouvèrent pas de vraie réponse, ce que je prévoyais. Et comme elle refusait d'admettre que E. R. se trouvât dans sa maison, je me décidai à employer les grands moyens :

— Je vais aller téléphoner, dis-je, à cette cabine que vous voyez là, pour réclamer que la police vienne perquisitionner votre maison, car j'ai de bonnes raisons de croire que vous retenez ici cet homme contre son gré. La police sait déjà sa disparition et viendra voir. Si vous étiez prudente, et ne voulez pas d'histoire, vous me laisseriez entrer.

Avant de répondre, elle appela vers l'intérieur :

— Bob, voici un homme qui m'insulte. Veut savoir si quel-qu'un qu'à disparu se trouve pas ici. L'me menace des flics. Faudrait venir voir.

— Hello ! Qu'est-ce que tout ce potin ? cria une voix rude tandis qu'un homme se montrait.

Il avait l'allure d'un taureau, un de ces gens qui font leur proie des femmes du genre de celle qui m'avait ouvert la porte. En les regardant tous les deux, je me rendis compte que mon ami se trouvait en de tristes draps. Car je me sentais certain que E.R. se trouvait dans cette maison et décidai d'apaiser mon adversaire si c'était possible. Mais lui, à la manière des gens de sa sorte, prit mes avances pour faiblesse et agit en conséquence :

— Hé, fichez le camp ! Nous n'avons pas besoin de gens comme vous par ici (il avait vu mon col d'ecclésiastique), pour fourrer le nez là où ça les regarde pas. Il n'y a personne chez nous, que moi et ma femme.

Comme pour le convaincre de mensonge, juste à ce moment vint de derrière la porte à côté de celle où nous nous trouvions, le son d'une voix humaine que je reconnus tout de suite. C'était E.R., et il parlait à une autre personne, à moins qu'il ne fut hors de sens, en train de délirer. L'incohérence des mots qui me parvenaient confirmèrent mes craintes. Il était tombé aux mains d'un gang certai-

nement responsable non seulement de son état présent, du fait que son compte en banque avait été épuisé et la veille quelqu'un s'était présenté à son bureau pour la livraison de tout son mobilier, acheté par une maison de brocanteur. C'était par l'intermédiaire de ce marchand quelques indications qu'il m'avait données que je me trouvais en cet instant au no... de Elliotts Row.

— Alors, quelle est cette voix ? fis-je.

La femme s'était empressée de fermer cette porte qui s'était entr'ouverte, mais je pouvais aisément suivre tout ce qu'elle faisait. La voix continuait à se faire entendre, mais, à cause du bruit de la rue, je ne pus pas distinguer le sens des mots.

L'homme et la femme firent effort pour s'expliquer, mais maintenant je refusai d'écouter :

— Voulez-vous me laisser voir cet homme ou j'appelle la police ? Que préférez-vous ?

Ils me fermèrent la porte au nez et je me hâtai vers la boîte téléphonique, lorsque la porte s'ouvrit à nouveau :

— Vous pouvez entrer, dit l'homme avec un regard inquiet. Un instant, je le confesse, j'eus une hésitation, une crainte de quelle vilaine histoire, où j'échouerais. Ils ne venaient tenter quelque violence. Mais je me confiais à un homme qui jamais ne m'avait abandonné en des circonstances critiques ; j'entrais, et avant qu'ils puissent m'en empêcher, j'avais ouvert la porte qui donnait sur la chambre de de-

Là, sur un misérable lit, gisait à demi-nu l'homme que je cherchais. Ses yeux, injectés de sang, vitreux, regardaient le plafond. Ses bras s'agitaient sans raison et ses pieds encore dans ses souliers couverts de boue, tremblaient violemment. Il menaçait quelque invisible adversaire par des « puissant bras de la loi » et autres propos qui indiquaient visiblement, même en son délire, sa conscience d'être victime de quelque méfait. D'un coup d'oeil je compris. Il avait été tenu dans cet état juste assez de temps pour permettre à des ravisseurs de s'emparer de tout ce qu'il possédait et, ceci en sûreté, on l'aurait abandonné en quelque rue écartée où la police l'aurait de nouveau retrouvé ivre et sans conscience.

Apparemment, j'arrivais un peu trop tôt pour eux. Et il fallait vite inventer une nouvelle histoire :

— On l'a trouvé ivre-mort et on l'a soigné pour qu'il ne tombe pas aux mains de la police, dit la femme.

— Depuis quand est-il ici ? demandais-je calmement, tout en remarquant le rapide coup d'œil qu'ils se lançaient.

— Oh ! seulement depuis hier soir.

Je n'avais aucun moyen de leur prouver le contraire, bien que persuadé que c'était faux. Je présentai plutôt qu'il était là depuis plusieurs jours et je le leur dis. Alors s'ensuivit une suite de jurons, de menaces : on appellerait la police, on me ferait un mauvais parti et ce qui s'en suit. J'étais, disaient-ils, à leur merci. Mais je me gardais de répondre, attendant que le flot de leurs paroles cesse. Alors je remarquai d'une voix douce :

— Voulez-vous vous faire accuser devant le tribunal ou préférez-vous m'aider à transporter mon ami chez lui ? Si vous êtes d'accord, vous irez chercher le médecin qui aurait dû le voir depuis plusieurs jours et s'occupera de son transport. Sinon — car j'avais pris la précaution de me placer tout près de la fenêtre — cette fenêtre, je la brise et ce sifflet que vous voyez appelle au secours.

Mon sifflet de police, que je porte toujours avec moi en de telles occasions, je le tenais en main pour prouver mes intentions.

— Mais nous sommes de braves gens. Nous ne voulons pas d'histoire ici. Vous pouvez emmener votre ami tout de suite.

— Alors, s'il vous plaît, veuillez chercher le docteur le plus proche, à moins que vous ne préfériez que j'y aille et lui raconte tout ce que je sais ?

La femme dit qu'elle y allait et disparut aussitôt. Pendant ce temps je parlais à l'homme qui persistait à affirmer qu'ils l'avaient trouvé dans la rue et en un tel état que, par pitié, ils l'avaient pris chez eux. Il ne savait rien de E.R. qui lui était tout à fait étranger mais qui avait dû être « nettoyé » avant qu'il ne l'ait trouvé. Il avait bien vu que le pauvre homme devait appartenir à la meilleure société, mais il ne lui restait plus ni papier, ni argent capable de révéler son

identité. Je m'assurai par moi-même qu'il n'avait plus de montre, ni argent. Ses poches étaient absolument vides.

En peu de temps, la femme fut de retour avec un dossier. Un bref examen, quelques questions, je lui présentai la carte en ajoutant que je ne voulais pas voir la police ni aller à cette affaire si l'on pouvait l'éviter.

— Mais oui, si vous appelez un taxi et vous assurez quelqu'un pour le veiller, vous pouvez le transporter. Je l'accepta même de rester avec moi et de m'accompagner jusqu'à la voiture.

Le malade était devenu plus calme et donnait quelques signes d'amélioration. Il comprenait qu'un docteur s'occupait de lui mais ne m'avait pas encore reconnu. Ce ne fut qu'après avoir eu la figure et les mains lavées avec de l'eau que la femme avait apportée, qu'il s'assit sur son lit et avait, en ayant tourné de tous côtés des yeux hagards qu'il murmura mon nom. Je pris simplement l'une de ses mains que je trouvais singulièrement jaunies et meurtries, mais je ne dis pas un mot, pensant que le meilleur était de l'arracher de cette maison le plus vite possible. Je n'eus pas besoin de révéler le vrai caractère au docteur, qui d'ailleurs me le confirma peu après. L'homme ni la femme ne firent aucune résistance, ni non plus E.R. : comme un petit enfant, je les laissai rhabiller puis conduire dans la rue où un taxi nous attendait et bientôt nous étions en route pour son domicile. Là je m'arrangeai avec son propriétaire et sa femme qui me promirent d'en prendre soin. Les mois qu'il avait vécu dans la plus parfaite tenue, avant cette nouvelle chute, lui donnèrent des forces pour se remettre. Au bout de quelques semaines il était de nouveau sur pieds. Il ne se rappelait rien, sauf d'avoir suivi un homme dans un café. Jamais nous ne pûmes découvrir qui avait touché les chèques, et le compte en banque encore ouvert ne contenait plus que deux livres sterling. Les chèques étaient signés de sa signature ordinaire et reconnus valables.

Il ne se souvenait pas davantage d'avoir vendu ses meubles de bureau et aucune recherche ne nous permit de savoir où et comment il avait passé ces quelques jours. Je crois bien qu'il avait été recueilli ivre dans cette maison tous ces temps-là, mais la preuve manquait. Et après en avoir con-

avec un détective, je lui laissai l'affaire en mains. La maison avait une très mauvaise réputation.

Une fois de plus E.R. se retrouvait à zéro : et je voudrais bien pouvoir dire que cette aventure, « salaire du péché », fut la dernière, mais je ne puis pas l'affirmer. Pendant quelques temps nous luttâmes pour lui trouver un autre havre de grâce : ce fut l'échec. Un jour il disparut et malgré toutes nos recherches, nous ne l'avons plus revu. Une dernière trace m'apprit qu'un vaisseau de Cardiff l'avait embarqué en qualité d'assistant cuisinier, mais que devint-il quand le bateau revint en Angleterre, nous ne pûmes le découvrir.

La morale de cette histoire, c'est que cet homme, avec toutes ses capacités, les dilapida toutes, parce que, sachant ce qu'il devait faire, il s'y refusa : jamais il ne voulut prendre la décision de s'en remettre complètement à Dieu, pour l'aimer et le servir.

Reverrai-je un jour E.R. ? Je ne le sais pas, mais je pense que son histoire peut profiter à tel autre, comme à ceux qui veulent servir Christ de toute leur âme. J'en ai vu souvent aussi faibles que E.R. mais guéris, pardonnés, remis sur pieds et devenus à leur tour des sauveteurs. Cette triste histoire peut devenir source de bénédiction pour d'autres, car je suis sûr que de toute manière la semence porte du fruit et que la parole de Dieu ne retourne jamais à lui sans effet.

Un peu d'aide

s. v. p.

Dans mon emploi du temps fort chargé, ces histoires ont été écrites d'après mes fiches et à tout moment, par tard le soir ou aux aurores. Mais parfois je les écris juste au moment où elles m'arrivent. Je vais donc aujourd'hui vous dire ce qui vient de se passer. Et ceci nous révèle souvent nous sont offertes des occasions de ramener quelqu'un dans le droit chemin, si nous sommes aussitôt prêts à intervenir : sinon de merveilleuses joies peuvent se perdre non sans funestes résultats.

Des hommes m'ont dit qu'il leur était arrivé de désespérer d'ardemment trouver un cœur sympathique pour les aider, mais le chrétien en qui ils avaient espéré ne s'était pas trouvé libre à ce moment précis et l'occasion ne s'était pas retrouvée. En ce qui me concerne, je puis dire qu'en pareil cas je ne pouvais difficilement supporter la souffrance du regret et j'en éprouvais après coup. Être « ouvrier avec Dieu » est certainement un des plus purs privilèges et joies que l'homme puisse vivre : rien n'y peut être comparé.

L'homme que j'avais devant moi avait adressé une lettre à l'un de mes amis, réclamant quelque aide. Appel émouvant lancé vers cet ami, en ce moment à l'autre bout du monde, lui rappelant les jours où là-bas ils avaient été associés. Et maintenant, après quelques désastres, l'homme se trouve aux abois, contraint de chercher quelque appui financier. Souvent j'ai lu semblables appels au secours.

Pourtant un trait m'a frappé dans cette lettre : elle n'exprimait aucun blâme envers qui que ce soit. On dit : « ma femme est la meilleure que jamais homme ait connue » ; les amis, « de vrais copains » ; les parents « ont fait tout leur possible » ; mais « ma terrible folie ».

Et la lettre continue : « Aujourd'hui, je me tourne vers un homme qui a tous les droits de me repousser, car je vous ai abandonné au jour où j'eusse pu vous venir en aide. Vous m'avez assuré, depuis, que vous m'avez pardonné et de mon côté j'ai tenté de réparer le mal que j'avais pu vous faire. Mais maintenant, me voici à votre entière merci, car je n'ai pas d'autre ami. »

Pas d'autre cœur à qui se confier ! Seul dans sa détresse ! Des cas de cette sorte, je les rencontre partout, dans les milieux les plus inattendus. N'est-il pas vrai pourtant qu'il existe Celui qui jamais ne nous abandonne à notre solitude ? Mais qui le leur prouvera ? Qui voudra par Sa force, après avoir vécu en soi-même de cette action secourable, la faire connaître à d'autres ?

L'ami lointain qui m'écrivait pour me recommander cet homme avait ajouté : « Je connais H... et dois dire que, aux jours de son opulence, il s'est fort mal conduit, y impliquant un membre de ma propre famille. Pourtant si vous pouvez venir en aide à ce malheureux, faites-le sans lui dire ce que je viens d'ajouter et sans lui parler du chèque ci-joint. Je suis sûr que vous comprendrez pourquoi je vous écris ainsi et je vous l'ai envoyé. »

Oui, j'ai compris, car l'ami en question avait lui aussi connu l'urgent besoin d'un Sauveur et avait été conduit à accepter le Christ en une heure fort sombre de sa vie.

— Alors, M. H. ! Ce mot de mon ami me dit que je

pourrais vous être de quelque utilité. Mais en quoi, je prie ?

L'homme devait avoir quarante ans, bien habillé, paraissait pas avoir bu. Vêtements usagés mais de bonne qualité. Il tenait sur ses genoux une serviette de cuisine, il avait connu certainement de meilleurs jours. Ses mains tremblaient et ses yeux étaient étrangement vitreux. Qu'il n'eut pas entendu, soit que son état de nervosité l'empêchât, il ne répondit pas tout de suite et je dus, finalement mais avec bienveillance, lui répéter ma question.

— Je ne sais pas si quelqu'un peut vraiment m'aider, j'aurais un urgent besoin de quelque appui financier. Par suite de ma situation désespérée, j'ai écrit la lettre que vous m'avez reçue. Je ne sais pas pourquoi celui à qui j'ai écrit ne m'a renvoyé à vous, car vous m'êtes tout-à-fait étranger.

Et ces mots étaient prononcés sur un ton désagréable. Ce qui lui était sans doute devenu une habitude.

— Peut-être parce que votre détresse présente exige plus qu'un simple billet de banque ou deux, hasardai-je.

Il sortit de sa poche l'inévitable porte-feuille et l'étala sur la table, comme je le vis faire tant de fois à d'autres. Il en tira un nombre étonnant de billets du Mont-de-Piété.

— Voilà où j'en suis réduit et il ne me reste rien à offrir en gage ou à vendre. Voici mon dernier penny. Et il le posa sur la table.

Je regardai les billets : effets personnels, souliers, valise avec son contenu, une montre (en or), une bicyclette d'homme, une alliance de mariage...

— Vous êtes donc marié ! Puis-je demander où est votre femme ?

— Je n'en sais rien. Par ma faute, elle m'a laissé chercher quelque moyen de vivre, elle et notre enfant. Nous les ai abandonnés après avoir vécu des biens de ma femme jusqu'à épuisement. J'aimerais pourtant bien les retrouver maintenant.

— Serais-je indiscret de vous demander ce que vous faites de l'argent que l'on pourrait vous donner ? Je veux dire ce que vous feriez après vous être procuré de quoi manger et dormir. Avez-vous quelque plan pour votre avenir ?

— Aucun, répondit-il amèrement.

— Hé, hé. Monsieur H. Voyons, vous êtes encore jeune. Vous avez deux bras et deux jambes, des yeux et des oreilles, un corps en bon état et un esprit capable de décider quelque chose. Puis-je demander quelle a été votre profession, votre travail ?

— Journaliste en général, mais j'ai tenté de tout. J'ai travaillé dans des mines de diamant et d'or, navigué comme petit ingénieur ; j'ai été soldat, marchand ambulancier, employé de bureau. J'ai même servi quelque temps dans la police montée à l'étranger. Et j'ai été en prison... une fois. Pour avoir volé de quoi manger.

Il sortit de sa serviette un lot de papiers, lettres ou coupures de journaux. Je compris un peu quel journaliste il était et qu'il avait eu relation avec des maisons importantes d'Angleterre ou d'Amérique. Plusieurs portaient des signatures fort connues et donnaient d'excellents renseignements ou recommandations sur cet homme. Or il venait de dire qu'il n'avait plus aucun ami.

— Tout ceci porte sur un assez bref laps de temps. Vous avez donc dû changer souvent. Pourquoi cela ? demandai-je.

— Par ma seule faute. Quelque chose dans ma nature m'empêche de rester longtemps au même endroit. C'est ma faiblesse. J'en suis vite las et comme fou. Cela ne m'étonne pas que personne ne veuille de moi. Aussi ai-je toujours ceci sur moi. — Et il me montra une petite fiole.

— Qu'est-ce donc ? fis-je.

— Ma dernière ressource, dit-il brusquement en remettant la fiole dans sa poche.

L'homme ne paraissait pourtant pas appartenir au type habituel de ceux qui vous menacent de se suicider : il faudrait voir de plus près. En général on vous parle alors avec une sorte de mépris et il suffit de répondre sur le même ton pour que l'on n'insiste pas. Mais cet homme paraissait autre. Son ton n'avait rien de dramatique. Et dans son état actuel, toute folie pouvait être redoutée.

— Ne croyez-vous pas qu'il serait plus sage de me remettre cette fiole, dis-je en tendant la main.

— Je veux bien le croire mais elle me laisse en tout cas libre. Ma seule issue possible !

- Issue hors de quoi ?
- Hors de mon actuelle détresse.
- Mais vers où ?
- L'oubli.
- Oh ! Vous croyez donc que c'est là seulement ce Dieu s'est proposé en vous confiant tant de possibilités ?
- Mes dons ? Je les ai gaspillés, jetés au vent. Et pourquoi ?

Il haussa les épaules.

— Ce n'est pas là toute la vérité, ami. Vous avez, sûr, agi en fou et en misérable de bien des manières, ce n'est pas ainsi que Celui qui vous a ainsi gratifié voit les choses.

— Vous allez me faire un prêché ?

— Non point ; j'essaie de vous aider.

— Impossible.

— Je le peux et le ferai, avec l'aide de Dieu. Vous avez été envoyé ici ce matin par Dieu lui-même, comme d'habitude avant vous, juste alors que tout paraît si sombre et sans espoir. Ainsi venons-en aux faits. Ouvrez-moi votre cœur et dites-moi quel est votre trouble... Je connais de meilleures manières de vous guérir que vous n'en connaissez. Voilà longtemps que je les pratique et je puis vous les recommander. Elles ont fait leurs preuves.

Il n'y avait pas de temps à perdre. Il me fallait m'occuper de lui aujourd'hui même et remettre d'autres obligations. Pour l'amour de lui-même et pour celui de sa femme et de son enfant, comme pour tous ceux qui pouvaient en dépendre de lui, cet homme devait être arraché à sa détresse.

.....

Je continue cette histoire quelques jours plus tard. J'ai interrompu dans ma relation des faits et puis la reprendrai maintenant.

Pendant près d'une demi-heure nous parlâmes ensemble sans résultat apparent, lorsque soudain il reprit sa serviette et en sortit des feuilles toutes couvertes de son écriture. Il épingla les tenait ensemble avec une autre lettre pliée et d'une autre écriture. Il détacha la lettre et me la tendit :

— Lisez ceci, je vous prie, dit-il. Cette lettre de ma fe

vous révélera ce que je suis, mieux que tout ce que j'ai pu dire. Vous y verrez aussi ce que je voulais faire, bien que ma lettre ne soit pas terminée. Mais lisez d'abord la sienne.

Je ne puis dire ici tout ce que contenait la lettre. J'ai rarement lu page plus poignante et plus triste. L'auteur ne pouvait être qu'une personne d'éducation mais ce qu'avec beaucoup de tact elle révélait de la dégradation où peut tomber une créature humaine avait de quoi vous fendre l'âme. Elle parlait d'années de bonheur depuis longtemps évanouies et transformées en un rêve moqueur comme si ce n'avait jamais existé, d'années de lutte contre ses horribles cruautés, jusqu'au jour où le voyant incurablement fou, elle décida, pour ne pas perdre elle-même la raison, de se séparer de lui. Elle rappelait ses relations passées, son abus des drogues et tout son comportement comme « de véritables tortures d'enfer » et « j'ai dû m'en arracher pour ne pas mourir, moi et mon enfant ».

Je le regardai dans les yeux pour demander quelque explication, en lui rendant la lettre :

— Et tout cela est vrai ? dis-je.

— C'est vrai mais, je vous en prie, lisez maintenant celle que je lui écris, ma dernière.

— Non, je ne veux pas lire. Je pense que jamais ce ne sera lu par ce malheureux cœur de femme brisée. Il faut la détruire et que d'autres nouvelles la touchent un jour. Vous m'avez dit que de propos délibéré vous avez chassé de votre vie toute pensée de Dieu bien que reconnaissant l'existence d'un Etre bon et tout-puissant, maître de l'univers et de tout ce qu'il a créé. A certains moments vous avez eu conscience qu'une certaine « influence » inexplicable vous appelait à abandonner votre vice, si délibérément suivi pendant des années. Vous me l'avez dit. Maintenant je suis certain que vous avez été envoyé aujourd'hui ici-même pour recevoir de cet Etre une douce invitation à accepter de Lui l'aide qu'Il vous offre pour commencer une vie neuve. Vous connaîtrez ce que signifie son pardon gracieux, gratuit et vous trouverez un ami comme vous n'en avez jamais connu.

— Si seulement je le pouvais, murmura-t-il. Si...

— Si quoi ?

— Si je pouvais croire que je puis être pardonné... là ce qui me trouble, car vous ne savez pas encore tout.

— Moi je ne le sais pas mais Lui, Il le sait. Il vous connaît mieux que vous ne vous connaissez et que jamais ne vous connaîtrez. Il sait tout. Rien ne lui est caché même pas les soupirs les plus secrets de vos meilleurs moments, lorsque, comprenant le mal que vous faisiez à que vous dites aimer, vous aviez faim de connaître la sance de résister et de vaincre.

Il tentait de se maîtriser mais les larmes emplissaient ses yeux, bien que je ne puisse pas juger si elles venaient de son repentir ou de la pitié qu'il ressentait pour moi-même. Ses lèvres remuèrent comme pour parler mais il fut muet. Il semblait vouloir me dire certaine chose et ne pouvant le faire. Enfin les mots vinrent :

— Vous ne savez pas dans quelles conditions je vis actuellement, dit-il en baissant les yeux, comme accablé de honte.

— Est-il bien nécessaire que je le sache ? Cela n'a pas une grande importance, fis-je.

— Si, je crois qu'il le faut. Et quand vous le saurez, vous me mépriserez et verrez l'impossibilité de me tirer d'affaire. Non, je suis fini et je dois mettre un terme à toute cette existence. Il n'y a pas d'issue pour moi. D'autres y sont arrivés et mon destin est tout tracé. Si vous ne pouvez pas me donner aujourd'hui quelque argent, laissez-moi partir.

— Je puis vous donner plus encore. Et vous verrez que mon aide financière, quelle qu'elle puisse être, a moi-même une valeur. Dites-moi exactement ce qu'il vous faut.

— Je vis chez des gens à qui je dois. J'ai vécu à leurs dépens depuis des semaines et maintenant il faut que j'arrête. Vivre ainsi me pèse plus que ma propre misère. Je veux leur payer ce que je leur dois et partir. Puisque vous ne savez ni où ni comment je vis, le reste m'importe peu. Mais si vous pouvez m'aider à me libérer de cette dette, vous en prie, faites-le et laissez-moi aller. Je suis épuisé et tout ce que vous m'avez dit pour m'encourager mais dans ce cas est sans solution.

— Je suis prêt à essayer de vous aider à payer tout ce que vous devez, comme honnête dette, à des gens qui vous hébergent dans la rue D... mais comme je les connais r

que vous, j'essayerai aussi de vous sauvegarder contre les spoliations habituelles à ce coin.

— Comment savez-vous où j'habite ? s'écria-t-il sur le ton de la plus extrême surprise.

— Je l'ai tout simplement lu sur les papiers que vous m'avez montré et je sais parfaitement tout ce qui se passe par là. Ce qui n'empêche nullement la vérité de ce que j'ai aussi dite : Dieu sait et il peut pardonner.

Cette maison indiquée par ses papiers appartient à la plus basse catégorie. Elle se trouve dans un quartier de Stepney, habité par des étrangers et gens de couleur venus de tous les coins du monde, bien connu de la police pour les attentats fréquents qui s'y commettent. Que cet homme ait pu habiter là pendant des mois laissait supposer bien des déchéances. La plupart de ceux dont j'avais vu les noms et adresses sur ses lettres vivent du commerce des prostituées. Il fallait tomber bien bas pour s'y commettre mais d'après tout ce que j'avais lu ou cru comprendre, lui s'adonnait aux drogues et à leur écoulement. Mais je me résolus de n'en rien dire pour le laisser lui-même m'en parler.

Toute tentative pour glisser un mot de l'évangile s'était heurtée à une attitude qui ne paraissait pas sincère. Il savait bien où il en était et ce qu'il aurait dû faire. Comme beaucoup d'autres, il refusait l'offre divin et pour des raisons qui ne pouvaient qu'amener les plus cruelles déceptions.

Maintenant voyons ce qui s'en suivit. Depuis plus d'une heure nous parlions et aucun progrès sensible ne se manifestait dans son désir de mieux. Mais on apprend souvent au service de Jésus-Christ à ne pas se laisser prendre aux apparences : le grain semé rapporte « l'un cent, l'autre soixante... ».

Sur le plan financier, je trouvais le moyen de le rassurer quelque peu et il me promit de venir me revoir. En me quittant, il se retourna pour me demander de « me souvenir de lui dans mes prières ».

Dès le lendemain je me livrai à quelque enquête que je m'étais imaginée. La pluie tombait drue, quand je descendis du tram dans Commercial Road et atteignis la rue que je cherchais.

L'entrée de la rue s'ouvrait sur un passage étroit, du même nom, pas assez large pour un parapluie ouvert. Ce passage

contenait quelques vingt vieilles mesures, beaucoup fermées pour une proche démolition. Abritée dans une des portes, se trouvait vis une femme, la seule créature visible dans la rue, d'apparence étrangère à ce quartier.

— Pardon, monsieur, me dit-elle, vous êtes clergymen, vous connaissez peut-être le coin et ses habitants. Je cherche un certain nombre... mais ne puis le trouver. Connaîtriez-vous Mr H... ? Peut-être l'adresse est-elle fausse.

Quelle étrange coïncidence !

Je savais le nombre exact mais il était sur la rue D... et non sur la ruelle où nous étions.

— Oui, je connais un homme de ce nom, répondit-elle. Mais quelle sorte de gens cherchez-vous ? Car la plupart des habitants de ce quartier sont des étrangers.

Elle me dévisagea en hésitant, puis ajouta :

— A vrai dire je cherche mon mari. Je suis dans une grande anxiété. Ma fillette est malade et elle demande son père. C'est un homme de taille moyenne, comme vous, encore avec des cheveux clairs et des yeux sombres. Il porte des lunettes. Ne l'auriez-vous pas rencontré au cours de vos visites ?

— N'a-t-il pas une cicatrice à l'oreille gauche ?

— Oui, oui, répondit-elle vivement. C'est lui. Dites-moi, je vous prie, où je puis le trouver.

Je n'avais aucun désir de conduire cette dame dans le coin où j'allais. Je crus plus sage de faire un autre plan, me souvenant de ce que H. m'avait dit des souffrances endurées par sa femme, je voulais tenter de lui en épargner de nouvelles et cruelles. Bien que familière des pires dégradations, elle avait l'air d'être l'évidence d'une nature fine et délicate, en parfaite contraste avec le quartier où nous nous rencontrions. Et elle n'avait fait aucune allusion aux habitudes très spéciales de ce fameux no...

— Oui, madame, je pense que je connais votre mari. Ce numéro ne se trouve pas dans cette allée. Vous êtes ici d'apparence étrangère et laissez-moi vous assurer que ce coin n'est pas très sûr. Accepteriez-vous que je vous conduise en un endroit où vous seriez à l'abri de ce mauvais temps et vous y attendriez que je retrouve votre mari et vous le ramène ?

— Vous êtes trop aimable mais je dois le voir le plus tôt possible.

possible moi-même. S'il vous plaît, dites-moi où le trouver.

J'avais la conviction que si elle se présentait ainsi à cette maison ou si elle m'y accompagnait, on ne lui ouvrirait pas. Mon propre plan était fondé sur cette certitude et sa présence jetait tous mes projets à terre. Certes si H... avait répondu en personne à la porte, on aurait pu réussir. Mais je soupçonnais qu'une autre personne répondrait sans grande bienveillance, et savais ce qui arriverait : on nierait tout simplement connaître H... et insister nous attirerait une scène que je voulais éviter à tout prix, maintenant que cette pauvre femme se trouvait là à mes côtés.

Je finis donc par la persuader gentiment de revenir en arrière avec moi :

— Bien qu'étrangère par ici, il me semble que je pourrais vous aider à retrouver mon mari aussi vite que possible. Car notre enfant est à l'hôpital Saint-Thomas, très malade et elle réclame son papa en pleurant. J'ai promis de le ramener pour qu'il la voit. Oh aidez-nous, monsieur.

En route, elle me raconta bien des choses qui me confirmèrent ce que j'avais appris de H... et plus encore. Le père de cette femme était un ministre de l'évangile lui aussi. Elle avait souvent enseigné dans une école du dimanche. Je retrouvais donc là des semences jadis jetées par de fidèles disciples de Christ.

— Vous croyez donc encore à la puissance de la prière, dis-je.

— Autrefois oui mais les miennes n'ont jamais été exaucées. Je crains que Dieu ne m'entende pas comme autrefois je croyais qu'Il le faisait.

— Quand donc avez-vous prié pour la dernière fois ?

— Oh, ce matin-même. J'ai prié tout le long du chemin que Dieu me fasse trouver le père de mon enfant.

Les larmes coulaient sur ses joues quand nous arrivâmes à destination. Mais alors je la vis tout-à-coup courir vers un groupe d'hommes réfugiés sous l'auvent d'une boutique. Là se tenait H... comme s'il n'en croyait pas ses yeux... Les autres s'effacèrent et j'expliquai à H... que nous allions à mon bureau. Il voulait justement venir m'y trouver mais la pluie l'en avait empêché. Nous changeâmes aussitôt de plan.

Bientôt tous deux se trouvaient en route pour l'hôpital pendant que au téléphone je demandais quelques renseignements sur l'enfant et expliquais comment recevoir les parents. Une heure plus tard, on me fit dire que le docteur leur avait permis de la voir. Elle avait besoin des soins plus attentifs. Les parents m'attendaient.

Le soleil brillait quand j'atteignis l'hôpital et je fus conduit en un petit bureau où les malheureux parents prenaient quelques rafraîchissements apportés par une sympathique infirmière qui causait avec eux.

— Hé bien, Madame H..., que pensez-vous maintenant de la prière ?

Les sanglots l'empêchèrent de répondre mais je demandai à H... s'il accepterait de venir un instant avec moi. Il parut fort ému mais avec une lumière encore inconnue dans ses yeux. Il me suivit aussitôt dans le corridor.

— Avez-vous assez de sympathie pour cette femme pour votre enfant ? Voulez-vous les sauver ?

Pour toute réponse, il soupira et se laissa tomber sur une chaise lourdement. Je crus qu'il allait défaillir et tout en le soutenant, je pris place à ses côtés. Voyant qu'il reprenait ses esprits, je mis doucement ma main sur son épaule et attendis.

— Ce ne peut être que l'œuvre de Dieu, me dit-il en me regardant avec attention.

— Certainement et maintenant viendra le meilleur. Voulez-vous vraiment le croire, qu'il peut vous révéler bien plus encore de son amour pour vous et les vôtres ? Il nous faut prendre quelques précautions si nous ne voulons pas que cette femme vienne ici à l'hôpital se faire soigner et que vous en soyez être un jour vous aussi.

— C'est vrai, murmura-t-il.

— Oui, mais maintenant le même Sauveur et Seigneur qui vous a conduit et a répondu à vos prières est encore avec vous. Pourquoi ne pas compter sur lui pour toutes choses, même pour son pardon. Demandez-le Lui là où vous êtes. Il l'a promis. Je vais maintenant parler à votre femme et vous laisse pour quelques minutes seul.

La Sœur me rencontra au moment où j'entrais dans ma chambre.

— J'ai renvoyé la pauvre créature pour quelques instants mais soyez heureux, elle est allée prier. L'une de mes adjointes est avec elle, une splendide jeune chrétienne qui, ayant entendu quelques mots de cette affaire, m'a demandé la permission de la suivre pour lui parler de Christ. Vous le savez, nous voudrions vous aider dans votre travail auprès de ces pauvres gens.

-- Admirable, ma Sœur. Que Dieu vous bénisse. Je prierai avec vous. Pour le moment je veux garder cet homme quelques temps si vous pouvez permettre à Madame H... de rester ici jusqu'à ce que nous revenions. Il me semble que l'enfant va aller mieux.

— Tous les symptômes sont favorables. Pauvre petite poupée ! Elle a beaucoup souffert mais les voies du Seigneur sont merveilleuses.

— Venez avec moi un instant, vieux camarade, et sortons un peu au soleil, dis-je au père. Votre femme est entre les meilleures mains. La sœur et l'infirmière s'en occupent. Une fois de plus, le Seigneur lui avait préparé ici même des amies.

Tout en avançant lentement au grand air sur le quai le long de la rivière, je lui racontai ce qui se passait à l'intérieur de ce grand hôpital. Parmi le personnel ici employé, Dieu nous avait donné deux chères femmes, l'une infirmière, l'autre chef du service qui constamment travaillaient avec nous non seulement pour le soin des corps mais aussi pour la guérison des cœurs malades. Car ici ou là Dieu place ainsi ses serviteurs tout joyeux de ce double service. Travail délicat, souvent incompris, bien que même ceux qui ne partagent pas nos convictions se rendent bien compte, du seul point de vue médical, scientifique, combien le malade dont l'âme est paisible se soigne plus aisément.

— Que voulez-vous dire par : Dieu prépare ses aides ? demanda-t-il.

Nous étions assis sur un des bancs de l'Embankment. Derrière nous les murs de l'hôpital. Devant, la Tamise et sur la rive opposée, les hauts bâtiments du Parlement flanqués de la tour d'horloge de Big Ben sonnante tous les quarts d'heure. A notre droite, le pont de Westminster avec son bruyant trafic de voitures et de camions, ses files de piétons dans les deux sens.

— Je pense que tous ces gens qui vont sur ce pont à les affaires, et les conducteurs d'autobus et les honorables membres du Parlement et les docteurs et infirmières de l'hôpital et les marins sur leurs bateaux, tous sont à la disposition de Dieu pour tout propos qu'il veut réaliser... Lui, le tout-puissant, la bonté incarnée et la sagesse suprême, peut les faire agir à sa guise, même s'ils en sont inconscients et s'ingèrent à tout instant tout ce qu'ils veulent. Ainsi, au moment même où votre femme se réfugiait dans ce passage, je me trouvai là moi-même; quand votre enfant arriva dans cet hôpital, elle tomba entre les mains de cette Sœur et de cette infirmière. Je pourrais vous en dire bien d'autres pour vous montrer sa main aimante nous conduisant et vous aidant moi afin un jour de nous mener à Lui et qu'Il puisse nous sauver. Vous ne le croyez pas vous aussi ?

— Si, je le crois ! Et maintenant je veux me donner à Lui, dit-il avec le plus grand sérieux.

J'entendis alors, les yeux fermés, une prière que je n'avais nulle intention de rapporter, une humble confession de ses fautes, de sa folie, une vraie soif de pardon. Et s'y mêlaient des mots de reconnaissance. L'enfant et sa mère y étaient présentés avec tendresse et en me prenant la main, il remercia Dieu « pour m'avoir donné cet ami ».

J'ose ajouter que, pendant ces quelques instants, passés derrière nous sur le trottoir des gens parfaitement inconscients de ce qui se faisait là, peut-être des chrétiens aux cœurs pleins de doute, de souffrance, des esprits déçus, oubliant que Dieu lui peut toucher un cœur, et le changer, le guérir si l'on veut seulement « venir à Lui ».

— Nous allons maintenant retrouver ma femme. Elle doit être anxieuse à mon sujet, bien que d'une autre manière qu'il y a jadis.

— A l'heure actuelle je pense qu'elle aussi, dis-je, a dû se décider pour Christ, afin de l'aimer et le servir en toute circonstance. Rappelez-vous bien, cher ami, qu'Il ne nous a jamais promis que nous ne connaîtrions sous sa tutelle aucune fardeau, ni difficulté, ni échec. Mais Il a promis que dans toutes ces choses nous serions plus que vainqueurs.

Nous fûmes bientôt à l'hôpital et je crus percevoir chez cet homme un grand changement d'attitude. Je ressentis

d'ailleurs moi-même un vif sentiment de joie mais ce devait être pour H... une nouvelle expérience, celle de se savoir pardonné.

La femme attendait notre retour et dès qu'elle nous vit, elle s'avança vers son mari pour l'embrasser. Je me trouvais une excuse pour continuer vers une autre partie des bâtiments. J'en profitai pour prendre certaines dispositions en faveur de la petite malade, car elle allait réclamer bientôt quelque convalescence.

Ceci fait, je revins vers la salle d'attente où j'appris que les parents étaient partis. Mais je sus qu'ils avaient été emmenés par le Docteur L... qui m'attendait, si je pouvais le voir un instant.

— Docteur L...? répétais-je. Est-il donc attaché à cet hôpital?

— Oui et nous en sommes tous très heureux. C'est un homme de bien, très ponctuel dans tout ce qu'il fait. Vous le trouverez...

J'y allai assez troublé. Comment le D^r L... savait-il quoi que ce soit de cette affaire et pourquoi appelait-il ces parents auprès de lui? Je n'y comprenais rien. Mais je savais fort bien que si le docteur conversait avec eux, ce ne pouvait être que pour leur bien. J'étais bientôt dans son bureau.

— Allo, cher ami, cria-t-il en me prenant dans ses bras. Que pensez-vous donc en me volant mes clients? Ignorez-vous que nous soignons aussi les âmes?

Cette jovialité, je le soupçonnais, tendait seulement à cacher des sentiments qui à ce moment n'étaient pas de mise. Mon arrivée avait dû interrompre un entretien fort utile.

H... et sa femme nous regardaient avec intérêt. Quant à moi je ne pus que lui exprimer ma joie de le voir là.

— Je ne savais pas, docteur, que vous travailliez ici, mais j'en suis tout heureux. Déjà Sœur... a dû vous parler de mes amis, M. et M^{me} H...

— Oui c'est exact mais aussi un autre de vos amis, une personne qui a ici une très grande autorité, l'un de nos porteurs M...

L'histoire de ce porteur, et sa conversion devrait être racontée quelque jour, car elle aiderait certains à voir com-

ment une prière peut être exaucée, même s'il s'agit de
sans espoir. Cet homme, une sorte de misanthrope fil
l'Orient, avait reçu le surnom de Jim-le-Bronzé et tou
monde le connaissait sous ce nom.

Ainsi Dieu campe autour de ceux qui le craignent
porteur avait trouvé bon de s'adresser très fraternelleme
cette autorité médicale. Ces deux sœurs, la grande pr
pale et la petite infirmière s'entendaient à merveille et
conspiraient dans ce travail passionnant et saint de ga
des âmes à Christ. Tout en accomplissant avec le plus g
dévouement leur travail quotidien. Il y eut de la joie
le ciel ce jour-là et aussi sur la terre. La chère petite
guérie et dans un petit cottage près de Leicester vit
heureuse famille.

Voilà une année que j'ai écrit la première partie de
histoire et c'est avec joie que je la relis tout entière.

Misère dorée

Au chapitre précédent était mentionné un docteur en médecine qui se disait aussi « médecin des âmes ». Il l'est devenu après avoir vu sa propre vie arrachée à des conditions vraiment graves : il connaît par lui-même les symptômes, le diagnostic et le remède.

Notre première rencontre se fit d'une manière assez curieuse. Nous luttions contre de fortes vagues, en nous baignant sur quelque plage du Norfolk, jouissant d'un de ces jours merveilleux où sous un soleil éclatant le vent soulève les flots en grosses vagues qui vous entraînent malgré toute votre résistance.

Ce nous était une joie de nous laisser ainsi soulever et l'on nous regardait, tout amusé de nous voir ballottés comme de vulgaires bouchons. En ces moments-là on engage aisément la conversation par bribes de phrases avec ses co-baigneurs et ainsi avais-je fait avec lui. Nous ne nous connaissions nullement mais quand nous nous rapprochions au gré des flots, il semblait tout désireux de reprendre l'échange amical. Je le trouvais fort agréable et me promis de le revoir, puisque nous allions probablement passer quelques temps sur la même plage.

Sorti de l'eau, je me rhabillai dans ma cabine. Beaucoup étaient rentrés pendant ce temps pour aller dîner mais je

comptais rester avec les miens pour un repas « sur l'herbe » et sur des chaises longues, du temps que nous suivions à notre amusement quelques jeunes aventureux qui cherchaient à faire leur petit bateau à atterrir sans se faire culbuter dans l'eau. Hélas, c'est ce qui leur advint bientôt. Je courus les aider et bien m'en prit, car je m'aperçus que l'un d'eux semblait incapable de se mouvoir. Le maître du bateau qui avait aussi été projeté en l'air s'empressa de s'occuper de lui et nous finîmes par le tirer sur le sable mais il avait été blessé et semblait beaucoup souffrir. En l'examinant mieux, je remarquai qu'il avait une jambe fracturée. Des parents accouraient et je commençai à le soigner le rivage, pendant que j'improvisais une ligature et un bandage. Le père qui nous avait rejoints m'aida à le transporter hors de l'atteinte des vagues et on put améliorer le bandage du temps qu'un chauffeur élégant arrivait dans une limousine. Je le conduisis chez lui, puisque, me dit-on, j'avais prouvé que je pouvais soigner le petit en attendant le docteur.

— Un docteur habite justement la maison à côté de la nôtre, fit le père; c'est une bonne fortune.

Dès notre arrivée, la bonne fut envoyée chez le docteur et, à ma grande surprise, ce fut mon baigneur qui arriva en toute hâte.

— Allons, nous revoilà! C'est votre fils? demanda le docteur tout en se mettant au travail sans perdre un instant. — Oui, répondis-je. — m'expliquai. Le fémur était bel et bien cassé et mon baigneur, le docteur, dit d'abord quelques remarques qui me furent utiles ensuite.

— Qui l'a appliqué? demanda le docteur.

Le père me désigna comme le coupable, ajoutant un compliment bien inutile.

— Je le pensais bien. C'est d'ailleurs excellent. En examinant le blessé, je constatai qu'il fourrait dans sa poche les morceaux de papier que j'avais utilisés faute de mieux. C'étaient des feuilles d'un petit journal auquel je m'intéressais et que j'avais emporté avec moi, ne me doutant nullement de l'usage qu'en feraient les autres.

Le docteur soigna le blessé du mieux qu'il put et me demanda qu'il soit transporté à l'hôpital voisin pour des soins plus complets. Comme nous prenions congé, le docteur me dit adieu, moi, les parents en me remerciant pour mon aide, insistèrent sur

pour que à mon retour à Londres je passe un jour les voir. Sur leur carte je m'aperçus qu'il s'agissait d'un homme d'affaires des plus connus de la ville. Et comme j'allais rapidement reprendre le chemin de la plage, le docteur me dit :

— Vous ne me donneriez pas quelques minutes à la porte à côté. Je suis là avec ma femme et j'aimerais vous poser une ou deux questions.

Fort étonné, j'y consentis et nous pénétrâmes dans une demeure magnifique, toute neuve, et richement meublée, avec un grand jardin devant et derrière.

— Prenez place, je vous prie. Cela vous étonne que je vous arrête ainsi mais ce ne sera pas long. — Il déploya un de mes papiers tirés de sa poche et l'on pouvait lire : « Dieu peut répondre à tous vos besoins par Jésus-Christ » (Phil. 4 : 19).

— Figurez-vous que c'était le texte favori de ma mère et au début de ma carrière médicale je le pensais vrai. Puis j'ai abandonné ces croyances. Et maintenant que je me trouve accablé de souci je ne puis retrouver la foi de mon enfance. Pouvez-vous m'aider ?

Il paraissait dans une fort grande inquiétude.

— Avant d'essayer de vous répondre, puis-je vous poser une autre question ? Vos difficultés sont-elles de telle nature que vous hésiteriez à la divulguer devant un étranger ? En tout cas, d'après ce que je vois, il ne s'agit pas de difficultés d'ordre matériel.

— Ah, mon ami, soupira-t-il, comme les apparences trompent. Oui, matériellement tout va bien mais je suis torturé par le cas de ma fille unique. Où elle se trouve, Dieu seul le sait. Nous avons cherché partout sans le moindre résultat.

— Partout ? dis-je.

— Oui, partout où nous pouvions imaginer la retrouver.

— Est-ce là votre détresse ?

— Nous avons connu le bonheur en toute chose mais nous sommes pleins d'anxiété en imaginant ce qui a pu lui advenir. La nuit je trouve ma femme éveillée et elle pense et elle pense ; elle a peur ; elle s'imagine toutes sortes d'horribles possibilités et leurs suites. Et voici tout-à-coup ce texte me flambe sous les yeux de la manière la plus inattendue, comme pour se moquer. Serait-ce un message pour moi ?

— Je ne puis dire, docteur. Mais je vais vous expliquer

comment il se fait qu'il a été imprimé là, parce qu'en dessous se trouve une étrange coïncidence avec ce que vous venez de me dire. Puis-je ?

— Mais je vous en prie, bien que je ne suive pas votre pensée.

— Hé bien, ce texte a été imprimé là à la demande de mes meilleurs amis qui avait vu sa fille disparaître. L'histoire être cette histoire vous paraîtra noire mais elle peut vous aider.

Voici : un de mes collègues et ami, qui est présent dans un de nos collèges, près de Sheffield me demanda m'accompagner dans une de mes tournées nocturnes aux taudis de l'East End. Nous prîmes rendez-vous et nous fîmes une nuit pour visiter certains coins où l'on trouve d'ordinaire des dizaines de femmes sans domicile cherchant un refuge. J'avais décrit par avance la scène à mon accompagnateur, lui parlant en particulier d'une certaine femme que nous trouverions sans doute à la même place. Je lui conseillais de bien observer ses traits.

Nous trouvâmes bientôt ce que nous cherchions, une certaine de pauvres créatures de tout âge, par groupes ou seules. A l'entrée de ce passage, à son coin habituel, était assise cette femme. Elle dormait mais s'éveilla juste à temps que la lumière d'une allumette nous permit de distinguer ses traits. Mon ami lui dit :

— Excusez-nous, madame, mais mon ami m'a prié de vous demander qui vous êtes, car nous sommes bien déterminés de vous trouver là.

— Oh ! je vous le dirai. Bien sûr ! Je suis E. M., et mon père est un ministre de l'évangile.

Ce nom lui était familier et il pouvait à peine y croire car il connaissait aussi fort bien la mère de cette femme. En retrouvant les traits sur ce visage ravagé. En rentrant, je lui donnai quelques autres précisions sur la vie de ces pauvres gens. Comment avait-elle pu quitter le home de ses parents ? Et moi, je vous le conte pour expliquer mon tour.

Cet ami retourna à Sheffield et me pria de lui permettre de raconter aux parents ce qu'il avait vu. Je dus lui répéter que mes relations avec eux ne me permettaient pas de leur donner un conseil. Il pria donc Dieu de l'éclairer, su-

son habitude et suivit sa première inspiration : en conséquence je fus prié de présenter à nouveau à cette femme une requête déjà faite. Mais je ne la retrouvai plus. Comment découvrir sa piste ? Le texte qui vous a frappé était aussi un des favoris de sa mère. Je l'imprimai donc sur mon journal que nous distribuons chaque semaine par centaines d'exemplaires dans ce quartier et ces mots suivaient :

« Ce texte biblique est le favori de la mère de M^{lle} E. M.
Si elle veut revenir chez ses parents ou désire rencontrer le pasteur de l'église qui distribue ce journal, on la recevra avec joie. »

Mon docteur écoutait avec la plus grande attention, parfois semblant désireux de poser une question, mais il attendit la fin de mon récit.

— L'avez-vous retrouvée ? demanda-t-il.

— Non, docteur, pas encore, mais grâce à ce texte imprimé j'ai pu sauver une autre créature tout récemment.

Je craignais que mes souvenirs ne lui causent quelque déception et je voulais continuer.

— D'abord dites-moi, le père de cette femme est-il encore en vie et pouvez-vous m'expliquer quel effet eut sur lui et sur son caractère sa détresse ?

Il y avait derrière cette question plus que je ne pouvais deviner. Sur son visage que je croyais auparavant dénué de toute trace de souci, je remarquai maintenant des rides. Cet homme souffrait plus que je n'avais soupçonné. Ce n'était pas seulement la disparition de son enfant qui le torturait. Je repris donc :

— Il espère toujours retrouver sa fille par la grâce de Dieu. Son caractère est au-dessus de tout reproche. Et son malheur a donné à tout son ministère une touche que peu comprennent mais que tous reconnaissent. C'est un gagnant d'âmes.

— Il peut prêcher l'évangile du salut aux autres sachant que sa propre fille vit de la sorte ? dit le docteur.

— Oui. Certes je comprends que cela peut paraître étrange. Mais je suis tout aussi convaincu que sa foi un jour l'emportera.

— Comme je voudrais pouvoir parler ainsi, reprit-il avec un poignant accent de tristesse.

— C'est la force et la lumière que reçoivent ceux qui ont abandonné leur volonté et leur cœur entre les mains de Dieu, répondis-je. Jamais Il ne déçoit ceux qui se remettent entièrement à Lui. Cette autre gamine dont je voudrais vous parler venait d'un tout autre foyer; elle avait fort peu connu l'affection et l'aide de bons parents. Seule une monitrice d'école du dimanche lui avait parlé de la Vérité de Dieu. Et lorsqu'elle eut abandonné toute vie décente, elle ne se souvenait que de ce verset de l'épître aux Philippiens. Un jour, en l'un de ces antres où même des femmes abandonnées peuvent trouver refuge et chaleur, elle lut mon journal et décida de venir me voir, car elle connaissait E. M. qu'elle avait vu peu de temps auparavant. Naturellement on en profita pour tenter de la gagner, elle aussi. Elle semblait fermée à tout appel mais en fait elle fut conquise et aujourd'hui elle est devenue une active soldate dans les rangs de l'Armée du Salut, donnant ainsi tout son temps libre à la recherche des pauvres créatures. Pendant des mois, elle chercha E. M. sans succès mais je pense qu'elle finira par la retrouver.

Pendant plusieurs minutes nous restâmes silencieux, puis il se leva, alla fermer la porte et me demanda s'il pouvait me confier son trouble.

— Il me faut d'abord dire que je n'ai pas été tout à fait sincère en affirmant que rien ne nous oppressait, ma femme et moi, que l'absence de notre enfant. Ce n'est pas exact. Nous aussi nous avons notre cadavre dans l'armoire, comme l'on dit ici. Ma femme s'adonne secrètement à la boisson et elle est en train de se tuer. J'ai été entraîné à en faire autant. Naturellement, certains jours, nous faisons des éclats suivis de terribles moments de dépression et je suis plein d'anxiété qu'un jour l'un ou l'autre ne perde tout contrôle sur soi. Nous ne manquons pas d'argent. J'ai une excellente clientèle mais parfois tremble que l'on apprenne quelque chose. Il me semble que Dieu nous punit et que nous portons quelque inexpiable malédiction. Ou'y faire? Pouvez-vous m'aider? Vous m'êtes étranger mais je me suis senti appelé à vous parler, puisque le hasard par deux fois aujourd'hui nous a mis face à face.

— Ah oui, et même littéralement jetés l'un contre l'autre, fis-je avec un sourire pour tâcher de dissiper cette lourdeur.

tristesse qui l'accablait. — Pouvait-il bien être le même homme que le jovial sportif de la plage peu d'heures avant ? Je comprenais. Ses plaisanteries n'étaient qu'un masque. Maintenant enlevé, il laissait voir les traits d'une pauvre créature, en proie à ses passions, sans pouvoir pour les surmonter. Je n'avais jamais vu sa femme que par courts intervalles et à distance. Elle m'avait paru gracieuse, fine ; c'est tout.

— Docteur, je comprends maintenant que nous avons été réunis ici pour quelque raison importante. J'espère que nous aurons encore l'occasion de nous revoir si vous le désirez. Je crois que je pourrais vous être de quelque aide et peut-être aussi pour votre chère femme. D'après ce que vous m'avez laissé entrevoir, les symptômes de sa maladie s'identifieront aisément et à votre manière il me sera possible alors de prescrire quelque traitement. Mais, vous le savez, certains malades doivent aussi, avant tout soin, y être préparés. Et c'est pourquoi j'aimerais vous questionner plus à fond sur certains points. Laissez-moi donc vous suggérer maintenant de remettre à demain notre entretien. D'abord les miens doivent se demander ce qu'il m'est advenu. Votre propre femme doit aussi vous attendre. Nous nous reverrons donc demain matin mais d'ici-là, j'aimerais que vous m'accordiez ceci. Vous prendrez votre Bible et retrouverez ce chapitre 4 de l'épître aux Philippiens que j'aime appeler une lettre d'amour et que je porte toujours sur moi. Vous le lirez avec votre femme et puis prierez Dieu, ce Dieu de saint Paul qui est aussi le vôtre, afin qu'il vous donne la sagesse et la grâce nécessaires pour tous nos besoins, les vôtres et les miens ; vous ferez cela avant notre rencontre. Quand et où voulez-vous que ce soit ?

Il ne répondit pas tout de suite mais j'attendis en silence.

— Oui, finit-il pas dire lentement. J'essaierai de faire ce que vous me demandez. Ce sera difficile, peut-être impossible.

— Pourquoi ?

— Ma femme peut ne pas accepter. Elle trouvera cela étrange. Mais — comme en se reprenant pour s'y efforcer — ...j'essaierai. Merci. Pouvons-nous nous rencontrer demain matin pour une promenade ensemble et nous causerons. Voulez-vous à 10 heures à votre tente ?

Ainsi fut décidé et je me hâtai pour retrouver les miens tout en priant Dieu de bénir et guider ces deux pauvres gens de nous aider aussi à retrouver cette jeune fille. J'étais sûr qu'Il le ferait mais où et quand et comment ? Tant de singulières découvertes se sont produites par des voies où les plans humains n'entraient pour rien ! Il était hors de question de faire quoi que ce soit en dehors de la volonté de Dieu. Abandonnant donc l'affaire entre Ses mains, chacun de nous alla son chemin.

J'ignore comment le docteur engagea la conversation avec sa femme le soir même, comme je le lui avais demandé, ensuite il éluda mes questions mais j'imagine que ce fut pour lui une douloureuse expérience.

Le lendemain matin, il était exact au rendez-vous, là où nous campions. Je le vis s'approcher à pas lents, comme ruminant bien des choses. Mais en nous saluant, il redressa l'homme affable et vivant, comme si son esprit ne cachait aucun souci.

Comme convenu, nous prîmes la route de la falaise et nous marchâmes longtemps avant qu'il reprit notre conversation de la veille.

— Ma femme n'a pas voulu hier lire avec moi ce passage dit-il. Elle m'a répondu que depuis longtemps tout cela n'avait pour elle plus aucune valeur. J'insistai mais sans résultat. Mais — et ici il parut comme saisi d'une nouvelle détermination — mais j'ai fait comme promis. Pour la première fois depuis des années, je me suis mis à genoux et j'ai crié vers Dieu. Combien de temps, je ne sais. Mais ce fut être assez long, car j'eus besoin de toutes mes forces pour retrouver à nouveau ma femme et la regarder en face. Une de nos habitudes depuis quelques temps est de prendre du whisky le soir et en assez grande quantité. Certes j'en sais les conséquences au physique comme au moral mais c'est maintenant une habitude dont nous ne pouvons plus nous passer. Nous en avons une bonne provision chez nous. Hier je n'en pris pas mais crus voir que ma femme en buvait par coutume. Lorsque après avoir prié je revins vers elle elle ne s'en rendit pas compte et je ne la réveillai pas. Mais ce matin les inévitables conséquences s'en montrèrent et nous résolûmes tous deux de ne pas nous administrer no

dose matinale. Je crois que la décision de ma femme ne tient pas aux mêmes raisons que les miennes. Elle se sent déprimée et redoute d'avoir dépassé la limite. Pour moi je crois que Dieu me demande maintenant d'abandonner tout cela.

Je m'arrêtai et le regardait droit dans les yeux :

— Dieu soit loué pour ce premier pas. Et pour la manière dont vous le présentez. Vous dites croire que Dieu vous demande d'abandonner la boisson. Et c'est vrai ; donc vous entendez de nouveau Sa voix. Excellentes nouvelles, docteur et le commencement de meilleures choses encore. Tenez ferme sa main et il ne manquera pas de guider et bénir. Parlons maintenant de votre femme. Est-elle seule ce matin ?

— Je le voudrais, dit-il en fronçant les sourcils. Mais elle attendait des amis. De cette sorte qui ne peut guère l'aider, je le crains. Espérons. Tout peut changer. Mais je ne puis m'absenter trop longtemps, car je le lui ai promis. Peut-être pouvez-vous me faire un bout de conduite jusque chez moi.

Nous restâmes encore pourtant une heure environ sur la falaise où il donna quelques détails de la triste histoire de sa fille. Et j'en ai pourtant tellement entendu de pareilles ! Une brillante jeune plante, intelligente mais peut-être un peu trop gâtée par ses parents qui n'oubliaient qu'une chose, la seule qui la pouvait garder contre d'insidieuses tentations. Après l'école, elle se mêla à des groupes d'amis attrayants, sportifs, musiciens : nouvelles connaissances, invitations, parties au grand air, rentrées tardives, danses et rencontres douteuses.

L'un de ses amis lui plaisait particulièrement et l'entraîna dans des clubs de nuit. Horrifiée, sa mère tenta de le lui interdire mais la tentation était trop forte et après une discussion un peu vive avec ses parents, elle avoua son intention de quitter la maison et de se louer une chambre à elle. Un ami lui avait offert une place très rémunératrice et elle avait accepté sans même en dire un mot à papa-maman et puis, « elle n'était plus une gamine pour qu'on lui en remontre ; elle pouvait maintenant décider d'elle-même ».

Le père fit une enquête, tout effrayé de découvrir en quels lieux elle gagnait sa vie et résidait.

Un an après avoir quitté la maison, elle leur rendit visite

à nouveau et de leur côté pour tenter d'enrayer la folle course où elle s'engageait, ils la virent souvent et firent semblant devant ces soi-disant amis de ne pas remarquer ce que tout cela cachait de malsain.

Puis elle se trouva tant d'occupations qu'elle ne put distraire le temps de venir chez les parents... Des amis l'invitaient pour le week-end, loin de Londres. Sans qu'ils puissent savoir comment, on trouva de l'argent pour des croisières en mer et de longues vacances. D'un de ces voyages elle ne revint pas et depuis, toutes les recherches restèrent sans résultat. Ils la suivirent jusqu'à Paris, puis de là à New-York où toute trace s'évanouissait. Argent, temps, n'épargnèrent rien mais en vain. Alors ils se mirent à boire ensemble. Triste histoire, hélas !

L'homme assis à mes côtés gémissait et pourtant nous étions pratiquement étrangers. Nous nous connaissions depuis si peu de temps et déjà il m'avait ouvert son cœur. Je priai Dieu de me suggérer les mots de réconfort aptes à l'aider dans ce triple fardeau qui l'oppressait. Il reprit quelque calme et je crus pouvoir lui parler utilement :

— Docteur, je tiens pour certain que Dieu a quelque grand dessein à votre égard. Notre rencontre fortuite révèle quelque chose que nous ne pouvons encore discerner. Ne devrions-nous pas à l'instant même lui remettre notre conduite, rechercher son seul contrôle et puis suivre ses indications ? J'ai idée qu'après longtemps vous recevrez de meilleures nouvelles. De toute manière, maintenant que vous avez résolu de le servir et de lui plaire, ses promesses les plus merveilleuses sont promises à vous. Acceptez-les.

Nous nous inclinâmes en silence pour un instant et pendant que je prononçais quelques phrases pour que Dieu le guérisse, je sentis sa main saisir la mienne, sans qu'aucun mot fût nécessaire pour m'exprimer ses sentiments.

Nous revenions vers la ville en suivant la route qui bordait sa propriété. Dans le jardin étaient assis sa femme et son homme qui en nous voyant se leva. A notre grand étonnement, nous venions de nous reconnaître :

— Comment ? Vous voilà donc ? dis-je en lui serrant la main. Permettez-moi de vous présenter mon ami le Docteur L... qu'à vrai dire je ne connais guère que depuis

trente-six heures. Quant à Madame, nous nous voyons pour la première fois.

Je lui fus présenté et en lui prenant la main, je remarquais qu'elle tremblait violemment.

— Je dois expliquer, reprit le visiteur, que je suis une piste assez étrange. Si je vous avais su en ce moment ici, je vous aurais téléphoné avant de venir, car vous êtes bien l'homme le plus capable de nous aider en cette affaire.

J'écoutais, tout en me demandant pourquoi cet officier de police parlait là avec la femme du docteur. Je crus comprendre que ma présence était peut-être indiscreète et fis mine de me retirer mais le docteur me saisit par le bras et dit à sa femme :

— Ma chère, j'ai déjà mis ce monsieur au courant de certaines de nos difficultés et comme je présume que tout ceci touche notre R..., entrons dans la maison où nous pourrions parler tout à notre aise.

Et le docteur aida sa femme à se lever et entrer chez eux.

De fait une assez sérieuse affaire s'était produite dans un club de nuit à Londres; descente de police, combat et trois hommes dont un policeman avaient été blessés. Parmi les personnes arrêtées, se trouvaient plusieurs femmes dont l'une paraissait ressembler à la jeune femme pour laquelle tant de recherches vaines avaient été faites. La police la questionna avec insistance et elle avait fini par reconnaître qu'elle s'appelait bien R... L... Etant donnée la situation de son père, notre visiteur avait pris la peine de venir en personne lui communiquer ces faits et aviser avec lui. Le magistrat chargé de l'instruction voulait éviter, s'il était humainement possible, de ruiner par une condamnation trop rigoureuse l'avenir de cette jeune fille, si on pouvait agir autrement.

Tout en écoutant, je me sentais tout remué non seulement à l'idée de la peine des pauvres parents mais aussi de la rapidité avec laquelle nos prières semblaient avoir été entendues.

Les parents ne disaient rien mais je sentais les yeux du docteur fixés sur moi. Que pouvais-je faire pour les aider? Rien sinon peut-être fortifier les nouvelles résolutions du docteur et tâcher d'entraîner sa femme sur la même route. Tout doucement je dis :

— Monsieur, permettez-moi, de la part de mes amis, vous exprimer toute notre gratitude pour la manière dont vous nous avez dit tout cela et la peine que vous avez prise en venant en personne. Pourrais-je avant qu'ils ne vous répondent, vous demander une faveur. Juste comme vous arriviez, le docteur et moi nous discutons de choses importantes qui touchent à ce sujet. Avec votre agrément j'aimerais reprendre tout ceci en présence de Madame L... Pourriez-vous nous laisser, seulement quelques minutes ? Ce que j'ai à leur dire me paraît pouvoir inspirer leur réponse au magistrat sage du magistrat.

Le docteur ajouta aussitôt :

— Vous déjeunez avec nous, n'est-ce pas, M. H... ? Je vous promets que vous n'attendrez pas longtemps.

Et il conduisit dans une autre pièce M. H..., qui d'ailleurs avait fort bien compris pourquoi j'étais là et de mon côté je savais que cet ami prierait pour que Dieu nous guide.

En revenant, le docteur s'approcha de sa femme, la baisa sur le front et s'assit à côté d'elle.

— Ma chérie, Dieu lui-même est à l'œuvre. Je lui ai demandé ce matin son pardon de l'avoir si longtemps négligé et bien que hier soir et ce matin vous sembliez en désaccord avec moi, j'ai l'impression que vous aussi vous avez prié et eût-êtré aussi demandé pardon. Est-ce vrai ?

Aussitôt elle entoura de ses bras son mari et dans un sanglot :

— Oui, dit-elle, je l'ai fait. Et se tournant vers moi : vous en prie, ne nous abandonnez pas. Vous avez beaucoup aidé mon mari et maintenant moi aussi j'ai besoin de votre aide. Nous avons été fous et coupables mais Dieu a eu misericorde. Et voici qu'il nous envoie des nouvelles de R... comme pour nous prouver sa faveur. Voulez-vous prier pour nous ? Que Dieu me pardonne, j'étais sur le point de refuser de revoir ma fille mais nous l'aimons encore et nous ferons tout pour la sauver. Et nous aurons sans aucun doute survécu à vent à rechercher votre amitié.

Nous nous agenouillâmes en silence et j'essayai de guider leurs prières de reconnaissance et leur recherche de la volonté de Dieu. Puis vint une prière que j'oublierai difficilement. M^{me} L., se servant de mots familiers du livre de prières

anglican remercia Dieu pour sa bonté et affirma son désir de lui consacrer sa vie. Elle exprimait aussi au sujet de sa fille une joyeuse confiance, qui me surprit et me réjouit car j'avais appréhendé quelque difficulté de ce côté-là.

Son mari paraissait si ému que sa seule prière fut :

— O Dieu, merci pour ta grâce en Jésus-Christ mon Seigneur, Amen !

Nous fûmes bientôt capables d'étudier que faire. Mais était-il besoin de réfléchir bien longtemps ?

— Il nous faut aller la voir tout de suite. Sans aucun doute cette jeune fille est notre R... Et si l'on veut bien nous le permettre, nous la reconduirons ici pour quelques temps.

Malgré leur insistance je ne pus accepter de rester pour dîner mais promis de me trouver à la station pour leur départ.

Durant que le train ralliait Londres de toute sa vitesse, d'ardentes prières intercédèrent pour qu'aucune influence humaine ne vienne s'interposer au milieu de cette action divine qui semblait se dérouler si clairement. Les wagons étaient pleins de joyeux vacanciers revenant de leurs excursions. Comme les vies humaines peuvent différer ! Parmi les voyageurs combien pouvaient deviner les pensées qui occupaient l'esprit de mes nouveaux amis ? Je les suivais en esprit mais un plus grand que nous les précédait lui-même dans leur recherche vers leur enfant.

J'avais pu glisser un mot à M. H... : si jamais le tribunal voulait réclamer un mot de moi en faveur de cette jeune fille, je le ferais bien volontiers.

Deux jours plus tard, un télégramme m'annonçait leur retour avec ces mots :

« R... avec nous, Dieu soit loué. »

Je relaterai brièvement la suite. D'après tous les calculs humains, R... était allée trop loin pour jamais pouvoir redevenir une femme respectable. Elle reconnaissait avoir perdu tout droit à l'affection de ses parents. On en devinait les traces de mille manières et pour les parents cela pouvait représenter des mois de patience sans borne... Mais la vieille histoire que saint Luc raconte en son 15^e chapitre fut rééditée. Je pus constater la tendresse des parents et aussi la vraie contrition de leur enfant. Le désert reflurit. Chacun découvrait chez l'autre des qualités qu'avaient cachées leur orgueil.

leur égoïsme, qualités que seul l'amour peut développer chaque jour renouvela en eux la foi en la merveilleuse sance du Dieu vivant.

Les années ont passé et, comme je le relatais au chapitre précédent, le docteur L... me vint en aide dans une affaire du même genre. R... s'engagea elle-même dans un travail d'infirmière à l'hôpital et peu de gens parmi qu'elle soigne comprennent d'où lui viennent son charme et sa sympathie. Son père me conte parfois tel de ses gestes.

— Si jamais femme a connu une vraie transformation, c'est bien elle !

Pourquoi, me dira-t-on, pareils miracles ne se voient pas plus fréquemment ? Je me demande si le seul obstacle n'est pas notre manque de foi, comme durant le séjour de ce monde de Jésus où lui-même ne put « faire beaucoup de miracles, à cause de leur incrédulité ».

Un verdict peu habituel

Un matin d'octobre la poste m'apporta une lettre écrite par une lectrice qui avait eu en mains quelques-unes de mes histoires antérieures et me disait :

« Pouvez-vous nous aider à retrouver R... pour qui nous prions depuis longtemps... » Quelques détails, une photo... : on savait tout juste qu'il devait vivre à Londres, où il avait probablement roulé de plus en plus bas. Si seulement on pouvait le revoir ! Il s'adonnait à la boisson et avait eu maille à partir avec la police pour de sérieuses raisons.

Nous joignîmes son nom à toute une liste de prières pour cas semblables et naturellement lançâmes une série d'enquêtes partout où il semblait possible de trouver quelques renseignements. Trois mois passèrent ainsi sans succès.

Un dimanche matin, au moment où je m'apprêtais à partir, le téléphone sonna :

— Ici le sergent de police... qui, sachant que vous cherchez un nommé R... vous signale, sans rien d'officiel, qu'un homme de ce nom doit comparaître à 10 heures devant la cour de... Peut-être serait-ce votre homme ?

— Grand merci, sergent. Demain, Dieu voulant, j'y serai.

Ce lundi matin, en plein janvier, le froid piquait. Moi j'avais bon espoir et me mis en sentinelle aux abords du tribunal, du temps que des centaines de gens, hommes et femmes, se hâtaient vers leur travail. Je devisageais un homme de forte stature, lorsqu'apparut un garçon élancé sans pardessus, vêtu seulement d'une légère veste boutonnée jusqu'au cou, la figure fatiguée, traînant la jambe. Oui, ses traits rappelaient la photo que j'avais en poche.

— Pardon, monsieur, ne seriez-vous pas M. R... ?

— Mais oui, fit-il en sursautant; c'est bien mon nom.

— Et vous allez à ce poste de police ?

— Oui.

— Alors je viens avec vous.

Nous ne nous dîmes pas un mot du temps que nous descendions la rue et montions les escaliers. Là un sergent de police souriant me dit :

— Vous connaissez ce jeune homme, M. Dempster ?

— Non pas. Je le rencontre pour la première fois. Mais je ne vous connais pas davantage.

— J'assistai récemment à une réunion où vous parliez et puis j'ai appris que vous recherchiez quelqu'un de ce nom. Je vous ai donc téléphoné hier et serai heureux de vous aider. Voudriez-vous parler en faveur de l'accusé ?

— Certainement si c'est possible.

— Nous allons voir, monsieur.

R... fut conduit au bureau et je me faufilai dans la salle du tribunal remplie de monde, avocats, témoins, curieux. Étrange preuve du goût de notre public. Mais ce matin-là ils allaient assister à une audience peu habituelle.

Au banc des accusés, debout, gesticulait une pauvre femme d'humanité, criant avec un accent inimitable son innocence voulant convaincre le magistrat que ce n'était pas lui qui avait attaqué le policeman (1 m. 80 de haut) mais le contraire.

La scène était assez comique mais fut interrompue par le juge :

— Bon, je vous ordonne un mois de congé pour réfléchir plus à loisir.

Le suivant, introduit devant le juge, était R... Le silence revint, lorsque mon sergent entra dans le box des témoins.

— Votre Honneur, commença-t-il tandis que chacun s'étonnait de cette inhabituelle interruption en pareil lieu et que le magistrat enlevant ses lunettes, regardait avec une sympathie curieuse.

— Il y a ici un monsieur qui voudrait vous parler en faveur de cet homme, avant son interrogatoire.

— Ah, Ah ! Et qui est-ce donc ?

Mon nom fut mentionné et à ma surprise, le magistrat dit :

— Je l'écoute.

Je sentis que mon Seigneur m'avait conduit lui-même en cette salle d'audience mais j'ignorais que là assis à cette place d'autorité, cet homme avait aussi souffert pour quelqu'un qui lui manquait et que lui aussi avait lu des histoires concernant Celui qui nous cherche tous, comme le dit un certain petit livre.

— Que voudriez-vous dire, monsieur, dit le magistrat en me faisant signe d'avancer à la barre des témoins.

Quelle magnifique occasion ! Que pouvais-je dire ? Je priais silencieusement que Dieu m'inspire.

Remerçant le magistrat, et devant un auditoire dont tous les yeux se tournaient vers moi, je commençai :

— Avec votre permission, j'aimerais dire que si l'accusé a violé la loi et mérite d'être puni, ce n'est pas un criminel. C'est un fils prodigue. Et vous savez, monsieur, que dans ce petit livre que j'ai ici en mains, on conte l'histoire d'un fils prodigue. Je suis ici au nom de Celui qui a raconté cette splendide histoire. Et si maintenant par la clémence de la cour, ce jeune homme était rendu à la liberté, je prendrais sur moi d'assurer son retour auprès de sa famille, sur le continent, où on l'attend le cœur brisé.

Le président paraissait fort ému, bien qu'il ne me dit rien. Se penchant vers le ministère public, il lui parla quelques instants pendant lesquels, dans le plus grand silence, chacun attendait son verdict.

L'acte d'accusation fut lu devant le jeune homme, qui dit plaider : coupable !

— Oui, dit le juge. Nous savons que vous êtes coupable. Nous vous avons averti, la dernière fois que vous avez comparu ici, accusé d'avoir volé des livres à une devanture pour les revendre ailleurs, que vous serez puni et je dois tenir

parole. Vous mériteriez la prison. Mais vous avez entendu ce que ce monsieur là vient de dire ? Avez-vous bien entendu tous ses mots ?

— Oui, monsieur, dit R..., j'ai entendu.

Le magistrat sembla réfléchir encore un moment à la manière dont il pourrait se faire le mieux comprendre. Et chaque fois le fixait en silence.

— Aujourd'hui j'ai l'intention de faire une chose qui n'est pas habituelle. Le prisonnier a violé la Loi ; il se reconnaît coupable et doit être puni. R..., dit-il s'adressant à l'accusé si par la clémence de la cour, vous étiez laissé libre, iriez-vous avec ce monsieur, faire ce qu'il vous demandera de promettre de ne plus recommencer vos sottises ? Le feriez-vous ?

C'était presque un plaidoyer et un peu plus tard j'en étais convaincu.

— Oui, monsieur, répondit R... fermement.

Le magistrat conversa encore avec son clerc puis d'un ton de voix qu'il faisait persuasif :

— R..., conclut-il, au lieu de vous envoyer en prison, nous inflige une forte amende de... Dès qu'elle sera payée, vous serez libre et j'espère bien ne plus vous revoir ici, à moins de la promesse que vous venez de nous faire.

R... bredouilla un timide merci et fut conduit à travers un long couloir. Nous passâmes devant un bureau où travaillait un vigoureux policier et je l'entendis murmurer :

— Tu as une rude chance. Tu dois avoir un copain qui t'aide de quelque part.

Je ne pouvais perdre cette belle occasion et montrant mon Nouveau Testament de poche, je dis :

— Oui, monsieur l'agent, il en a un, le meilleur ami que l'on puisse connaître. Son nom est écrit ici. Le connaissez-vous ? Le nom de cet ami c'est Jésus-Christ.

Je vis l'agent baisser lentement la tête.

L'amende fut payée. R... et moi avions descendu les escaliers, traversé la rue et R... me demandait comment j'avais bien pu me trouver là pour lui venir en aide. Il avait pourtant entendu parler de moi.

— Ah mais vous avez aussi d'autres amis qui vous aiment et ont souvent prié pour vous. Et ils ont été entendus.

Au même moment, nous fûmes interrompus par un jeune agent de police qui nous avait suivis et me prit le bras :

— Excusez-moi, monsieur, mais peut-être auriez-vous une minute à perdre pour un de mes collègues qui aimerait vous parler.

— Bien sûr, répondis-je étonné.

Nous revînmes dans le bâtiment d'où nous venions. On nous introduisit dans un bureau dont la porte offrait l'inscription : « Interdit au public ».

A l'intérieur nous trouvâmes celui qui avait interpellé R... à notre sortie.

— Monsieur, commença-t-il, j'ai su ce qui s'est passé tout à l'heure au tribunal. Oubliez ma liberté, je vous prie. Mais ma femme et moi nous n'avons qu'une fille dont la conduite nous brise le cœur. Nous ignorons où elle se trouve. Pourriez-vous nous aider à la retrouver ?

Cher lecteur, vous vous étonnerez sans doute mais voici que, en quelques instants, je venais d'être mis en présence de deux cas nouveaux de brebis égarées qu'il fallait retrouver.

Quant à R... c'était une joie que de l'entendre dire :

— Je suis ce prodige dont vous avez parlé. Et j'ai grand besoin d'être sauvé.

— Splendide ! Il nous faut le demander à Celui-là seul qui en est capable. Où logez-vous ?

A travers les rues encombrées, il me conduisit dans une chambre où s'entassaient un certain nombre de mauvais lits en fer, pauvrement couverts. Et là nous nous agenouillâmes. De ses lèvres sortit la plus humble requête de pardon.

— Vous dormez ici dans ce misérable dortoir, alors que vous pourriez vivre si heureux dans votre propre maison avec des gens qui vous aiment. Pourquoi ?

— Parce que je suis ainsi et maintenant je vois ce qui en est. Avec l'aide de Dieu, je veux retourner vers les miens, me dit-il, les yeux pleins de larmes.

Par une série de remarquables interventions, nous pûmes le rapatrier et je puis témoigner non seulement qu'il devint une « nouvelle créature » mais bientôt un vrai « pêcheur d'hommes » en bien des cas, plein de reconnaissance de ce que « alors qu'il était encore loin » il avait lui aussi été retrouvé.

A vrai dire on pourrait écrire un volume au sujet de ce que R... put ainsi avec patience, par son témoignage, ramener au droit chemin. Vous savez ce que dit Jésus la veille de sa mort :

— Ce n'est pas vous qui m'avez choisi mais moi, je vous ai choisis afin que vous alliez et que vous portiez des fruits et que votre fruit demeure (Saint Jean 15 : 16).

Mais nous sommes trop occupés, encombrés ou distraits pour entendre sa voix qui nous appelle à quelque urgent service. Et si nous l'écoutons, il nous étonne par la joie qu'il nous y donne.

Sous tous les costumes

Assis dans ce wagon complet du Métro londonien, j'observais mes compagnons de voyage, tandis qu'ils luttèrent pour pouvoir s'arracher à la masse et gagner la sortie et que d'autres se faufilaient laborieusement à l'intérieur. Peut-être parmi eux trouverais-je un de ceux que je cherche.

Or à l'un des arrêts, un homme se précipita le premier et non sans habileté atteignit le seul siège disponible, juste à côté de moi. Ses vêtements loqueteux exhalaient cette odeur indéfinissable mais si familière qui dévoile tant d'habitudes de laisser-aller, asiles de nuit ou cafés borgnes. Cette odeur avait dû l'aider à entrer le premier sans concurrent.

Et presque aussitôt je vis un monsieur aux allures de gentleman, aux habits impeccables, une fleur à la boutonnière. Je ne sais s'il trouva une place où s'asseoir.

Mon voisin de droite me parut du genre même de ces « perdus » auxquels, moi, ambassadeur de Christ, je devais m'intéresser. Lui parler me fut impossible, tant on était pressé les uns contre les autres. Mais je pouvais en parler à un autre qui parut me conseiller d'attendre la sortie pour l'aborder.

Quelques stations plus avant, il se prépara à descendre et

je suivis, mais là encore il me gagna de vitesse. Je ne pus le rattrapper qu'en haut de l'escalier roulant, où je lui dis :

— Vous êtes en difficulté, ami. Pourrais-je vous aider ?

Il répondit avec colère en se hâtant :

— Oui, en grande difficulté, mais je ne veux pas de votre aide.

Aussi comme je fus reconnaissant de le voir m'attendre à la sortie. Une fois de plus le grand Chercheur des hommes était intervenu.

— Pensiez-vous vraiment ce que vous venez iuste de me dire, monsieur ? me demanda-t-il.

— Bien sûr. En quoi puis-je vous aider ?

— J'ai besoin de manger. J'ai faim, grand faim.

— On peut y remédier. Venez.

Nous nous hâtâmes dans Oxford Street, trouvâmes bientôt une salle où manger, prîmes une table et je le vis se jeter sur la nourriture que l'on nous apporta. Souvent j'avais vu demander de l'argent pour manger sans un réel besoin, mais cet homme avait faim. Je remarquai aussi les regards de mépris ou d'étonnement que l'on nous jetait : qu'importait ! Un Autre aussi nous regardait, le Fils de l'Homme qui affirmait que tout ce que nous faisons à l'un de ces petits...

Ne voulant pas interrompre son repas par mes questions, je tirai mon Nouveau Testament et lut à haute voix quelques versets. Alors déposant calmement son couteau et sa fourchette, il dit :

— Voilà ce dont j'ai besoin. J'ai besoin de ce Sauveur.

— Dieu soit béni, que vous le sachiez ; mais finissez votre repas et nous irons ailleurs pour le Lui dire.

Ce fut tôt fini et nous sortîmes. Je pensais le conduire près de là en un petit square paisible qui avait souvent servi de sanctuaire en d'autres occasions. Et pendant que nous marchions, je m'aperçus que quelqu'un nous suivait. Je ne parle pas de Celui que je savais certes à nos côtés, puisqu'Il l'a promis. Sur ma gauche, pas loin de nous, se tenait l'homme au complet impeccable, la fleur au revers de son veston. Il me regarda et comme pour répondre à une question qu'il lisait dans mes yeux, il dit :

— Mais oui, c'est moi. J'ai vu cet homme assis à côté de vous dans le Métro et que vous vous intéressiez à lui.

J'étais sûr que vous l'aborderiez. J'étais aussi au restaurant pas loin de vous et j'ai entendu vos paroles. Mais voyez-vous, monsieur, si quelqu'un à Londres a besoin d'entendre parler de ce Sauveur, c'est moi.

Dire que je fus comme médusé par ces mots n'exprimerait encore qu'une partie de la vérité :

— Voilà qui est merveilleux, dis-je. Nous venions tout juste chercher ici un coin tranquille dans ce parc. Voulez-vous nous accompagner ?

— Certes, avec grand plaisir. Mais je ne pense pas que vous imaginiez réellement ce qui nous arrive.

Pour l'instant je songeais que Dieu a toujours des voies mystérieuses pour accomplir sa volonté. Et mon seul désir, ma seule méthode devait être de me laisser guider par Son Saint-Esprit. Et voilà comment en peu d'instant nous fûmes tous trois près d'un banc dans ce parc désert, à genoux, confessant à Dieu nos fautes et lui réclamant son pardon. J'eus la joie d'entendre mes deux compagnons exprimer l'un après l'autre leur sincère désir de connaître une vie nouvelle (et ils paraissaient si différents l'un de l'autre) mais je n'avais pas la moindre idée encore de ce qu'ils étaient.

Après avoir exprimé à mon tour ma reconnaissance à Dieu et ma joie, en lui recommandant ces deux frères, nous reprîmes place sur le banc, tandis que je distinguais l'étonnement des quelques passants qui nous avaient observés.

Comme ces deux hommes s'apprêtaient à se serrer la main, je dis :

— Voilà une merveilleuse rencontre. Mais comme je ne sais encore rien de vous, il me faut vous demander de m'en dire davantage pour que je puisse vous trouver, si nécessaire.

L'homme à la fleur répondit le premier :

— Vous n'avez pas besoin de lui demander son nom, dit-il en désignant l'homme loqueteux. Vous êtes bien..., n'est-ce pas ?

— Oui, c'est là mon nom. Mais qui êtes-vous et d'où me connaissez-vous ?

L'autre sortit de sa poche un élégant porte-feuille d'où il tira une carte de bristol distinguée qu'il me tendit. Elle portait son nom et en-dessous : « Directeur en chef de... » une des firmes bien connue des faubourgs ouest de Londres.

Je passai la carte à l'autre qui ouvrit des yeux tout grands regardant tantôt la carte tantôt l'autre homme :

— Dieu de bonté !

Ma curiosité n'était pas moins grande. J'appris que, des années auparavant, l'homme en haillons avait été l'employeur du monsieur distingué. Ce dernier avait prospéré dans ses affaires et l'autre au contraire s'était de plus en plus enfoncé jusqu'au jour où il devait demander la charité pour manger à sa faim. Toutefois, comme le disait l'homme d'affaires avec assurance, ils étaient aussi « prodigues » l'un que l'autre, car les puissances démoniaques ont mille manières de s'insérer en nos vies. Cette rencontre lui avait paru providentielle. Car il savait ce que sa vie comportait, malgré ses dehors luxueux, de duplicité : il était sur le point de perdre sa réputation, de briser sa vie de famille. Il s'était senti tout-à-coup aussi misérable que ce pauvre loqueteux qu'il avait connu jadis dans une situation semblable à la sienne.

Aucun de ces deux hommes ne me connaissait avant ce jour-là. Mais le Sauveur nous avait ainsi réunis tous trois afin de pouvoir faire « toutes choses nouvelles ».

Dans cette maison de commerce, où peu de temps après l'homme qui mendiait de quoi manger fut installé comme un honnête employé, se forma une petite association chrétienne dont ils furent tous deux les animateurs. Ce fut mon privilège de les y visiter et d'y parler à tous les employés certes inconscients de tout ce que je viens de conter mais conscients du fait que dans cette maison l'Esprit du Christ réglait les relations entre tous.

Réunion pour dames

Nous avons coutume dans notre travail de tenir tous les dimanches après-midi des réunions spéciales « pour hommes seulement ». C'est une excellente occasion d'atteindre ceux qui ont coutume de sortir et se réunir à cette heure-là et qu'on ne voit jamais en aucun lieu de culte.

Ce que je vais conter ne tend nullement à faire la leçon à qui que ce soit, mais simplement rappeler qu'il faut toujours en toutes occasions savoir s'adapter au mieux. On nous conseille toujours, pour ces meetings d'hommes, de savoir parler avec joie, bonne humeur, en tout cas d'être bref, sans quoi les hommes s'en vont, et qu'il faut trouver des points d'accrochage... Bon, pour ma part, je suis persuadé qu'aussi joyeux et habile que l'on puisse être, on ne devrait jamais oublier que l'on a devant soi des cœurs altérés d'un peu d'espoir et de vraie affection.

Jésus, de son temps, s'adressait aussi à des foules aux cœurs douloureux, chargés de lourds problèmes, assoiffés de trouver un cœur pour les comprendre, d'écouter une voix qui puisse éveiller en eux de nouvelles forces.

Voici un exemple de ce que je voudrais dire.

Un lundi après-midi, on m'avait demandé de dire un mot à la réunion pour dames qui se tenait dans le vaste établissement de West Ham Mission, chez un de mes amis.

Magnifique auditoire, mais représentant toutes les nuances des problèmes et troubles sociaux. Souvent je me trouvais devant des assemblées de ce genre, mais peut-être jamais je n'avais éprouvé autant qu'alors la sensation de tristesse qui saisit mon cœur. Chaque figure exprimait quelque faim inassouvie. Certaines faisaient effort pour sourire mais leurs yeux mêmes démentaient leurs traits. Je compris qu'il ne suffisait pas de « faire un laïus ». Et je laissai de côté les notes que j'avais préparées. Tout-à-coup dans ma mémoire jaillit le souvenir d'une réunion « pour hommes » que j'avais tenue quelques semaines plus tôt dans la même salle. N'était-ce pas le même milieu ? Ne partageaient-elles pas les mêmes souffrances, les mêmes luttes, la même dramatique pression de la pauvreté que leurs maris ?

Leur raconter un petit fait proche d'elles certainement les toucherait. Je pensais à tout cela durant qu'une autre personne ouvrait la réunion et regardais toutes ces figures, l'une après l'autre. Dès que l'on me donna la parole je dis :

— J'aimerais savoir si la femme d'un homme que je connais bien et qui reçut d'elle une gifle magistrale, il y a quelques semaines, en rentrant d'une réunion semblable, se trouve dans l'assistance ?

Mes yeux scrutaient les rangs de mes auditrices, jusque dans la galerie pour voir si quelque main se levait. Naturellement ma question avait établi un silence parfait et chacune cherchait avec moi, du temps que l'on se mettait ici et là à sourire.

— Bon ! Je ne vois aucune main se lever ; je suppose que madame n'est pas ici. Alors il vaut mieux que je vous explique tout de suite pourquoi j'ai posé cette question.

Mon espoir n'était pas déçu : tous les visages se tournaient vers moi dans l'attente de quelque histoire savoureuse.

— Voyez-vous, mesdames, quand je parle ici entre nous, je me sens libre de faire allusion à vos maris et de même quand je leur parle à eux, volontiers je m'en réfère à ce qui se passe à la maison. Or voici quelques semaines, je parlais ici-même à un groupe de la Fraternité d'Hommes et je m'imaginai rendre service aux deux parties, tant hommes que femmes, en leur donnant au passage un petit conseil personnel. « Messieurs, dis-je, aujourd'hui je vous propose une

petite innovation dans notre programme habituel. Voici, vous allez rentrer directement à la maison tout se suite après la réunion terminée, au lieu de flâner, ici ou dehors, à causer entre vous; et quand vous serez chez vous, bien installé pour le repas, vous regarderez attentivement la patronne et vous vous efforcerez de la revoir telle que vous l'avez vue la première fois que vous lui avez dit que vous l'aimiez.

Tout mon auditoire féminin se mit à rire. Je continuai :

— Puis vous vous lèverez de table et vous lui donnerez un vrai baiser.

Les rires me parurent diminuer et même je crus distinguer quelques soupirs. Et elles me semblèrent toutes écouter avec une attention redoublée.

— Après ces quelques mots d'avis, je repris mon allocution devant ces messieurs et j'avoue que, tout en ayant donné ce conseil avec grand sérieux, j'oubliais totalement l'affaire jusqu'à l'un de ces tout derniers jours.

Je passai le long de la rue East India Dock, allant à mon bureau, lorsque j'aperçus un homme qui de la main me faisait signe, car c'était bien moi qu'il voulait appeler. Je l'attendis donc jusqu'à ce qu'il eut traversé le passage clouté.

— Patron, me dit-il avec le plus grand sérieux, vous m'avez mis dans de drôles de draps, ah oui, l'autre jour.

— Moi ?

— Oui, bien sûr, vous !

— Mais je ne vous connais même pas, cher monsieur. Qui êtes-vous donc ?

— Qui je suis ? pas d'importance, mais vous m'avez rudement secoué, que je vous dis.

Il paraissait d'ailleurs parfaitement sérieux.

— Vous souvenez-vous que vous êtes venu nous parler l'autre jour à notre Fraternité d'Hommes et ce que vous nous avez dit ?

— Hum, répondis-je en hésitant, je crois vous avoir parlé de l'amour de Dieu, non ?

— Oui, bien sûr, mais vous avez aussi ajouté autre chose.

— Mais quoi donc ?

— Vous avez dit de retourner à la maison et de bien regarder en face la patronne un petit moment.

— Ah oui, maintenant je me souviens, et alors qu'est-ce qui s'est passé de malencontreux ?

— D'abord je ferais mieux d'expliquer qu'après la réunion on s'est réuni quelques-uns pour discuter du laïus et de l'orateur et plusieurs disaient : « C'est vrai : c'est comme ça que ça devrait marcher ». Mais moi, sans rien leur dire, je me suis promis de le faire tout de suite, au lieu de traîner avec eux en palabres. Quand j'entrai, le souper était servi, je me suis assis et j'ai bien regardé ma brave femme Patron, ça m'a fait un coup vous savez !

— Oui, mesdames, vous comprenez pourquoi ? Il essayait de s'imaginer à nouveau la brave jeune fille dont il avait fait sa compagne, en lui promettant mille choses qui ne s'étaient pas réalisées. Quatorze ans de travail, de déceptions, de pauvreté, de chômage parfois et de rudesse, peut-être aussi de regrets et tout cela avait fait des ravages dans cette figure de femme maintenant vieillie. Ça lui avait fait un coup comme il disait.

Mais revenons à ma conversation avec lui :

— Alors, demandai-je. Quoi de plus ?

— Hé bien, je me suis levé, j'ai contourné la table et je lui ai donné un baiser. Mais elle m'a flanqué aussitôt une bonne gifle.

Une vague de sourire me parut courir sur les lèvres de mon auditoire, mais je discernais clairement qu'elles suivaient mon histoire et avec un intense sentiment d'espoir ! Beaucoup parmi elles, c'était évident, cachaient au fond du cœur une vraie soif de connaître à nouveau ce que semblait leur présenter la vie jadis et puis les années avaient été perdues « le bonheur mangé par les sauterelles ». Mon auditoire suivait chaque mot :

— Qu'arriva-t-il ensuite ? « Or, je me souvins, monsieur reprit mon nouvel ami, qu'un soir vous nous aviez parlé de ce que dit le Christ : tendez l'autre joue ! Alors je l'ai embrassée une deuxième fois et j'ai aussitôt reçu un autre soufflet. Elle a dit : « Qu'est-ce donc qui te prend ? » J'essayai alors de lui répéter ce que vous nous aviez dit de la réunion. Je pouvais pas me rappeler tout, mais les gosses écoutaient, que c'était merveille, et je puis vous dire que nous sommes tous repartis d'un autre pied. On s'y est tout

mis. Les petits vont à l'école du dimanche. Et ma patronne et moi on est tous deux comme des enfants ensemble, parce que maintenant on a recommencé à aimer Dieu. C'est pas une petite affaire que de savoir qu'il nous a pardonné et on s'est pardonné tous deux, ou plutôt elle m'a pardonné, car, je vous le dis, c'est la plus brave femme que je connaisse; des meilleures y en a pas.

Et je conclus : Voilà, mesdames, le pourquoi de ma question assez étrange. J'aurais aimé savoir si la « patronne » était ici.

Aucune main ne se leva pour répondre par l'affirmative, mais plusieurs essuyaient une larme, sans doute en mémoire du passé.

Mais l'histoire continue, car j'appris peu après que la même maison dont je contais l'histoire avait connu ce même jour une autre aventure, qui prouve comment Dieu répond aux prières. L'aîné de leurs enfants était un garçon, que « de sales copains avaient entraîné » m'expliqua le père. A vrai dire, il m'apparut ensuite plutôt comme le chef de bande. Un chic gosse de 13 ans, fin, intelligent, mais plein de malice. Depuis le jour où ses parents décidèrent de revenir à Dieu, ils s'étaient mis à prier pour lui tout spécialement. Fred, comme on l'appelait, avait en effet toujours quelque histoire avec l'un ou l'autre.

— C'est moi qui lui ai donné le mauvais exemple, me disait le père; je m'en sens donc responsable, mais nous prions pour lui et bien que la patronne ne puisse y voir de fin, je suis sûr qu'il redeviendra un brave gosse quelque jour.

Et voici que le jeune garnement venait d'être ramené chez lui par un agent de police aux mains duquel, heureusement, il était tombé. Je dis « heureusement » car celui dont je parle me connaissait fort bien et surtout était un vrai chrétien. Il accomplissait parfaitement tout son devoir, mais des dizaines de délinquants ayant eu affaire à lui et à sa puissante poigne savaient aussi que son uniforme cachait un cœur aimant.

En parlant à la mère, cet homme comprit vite qu'il avait affaire à une disciple du Christ. Quant au garçon, bien que le sergent, par son ton et ses fortes paroles, l'ait secoué au

point de le mettre presque hors de lui, il se rendit compte que la religion de sa mère pouvait avoir du bon « dans les temps de crise ». Il s'attendait à être conduit au poste et officiellement dénoncé pour tous ses méfaits. Or, voici que maintenant ce même agent lui parlait avec douceur et lui offrait de lui laisser une chance.

J'ai entendu relater l'affaire et l'entretien de trois côtés différents. La mère m'en fit le récit lorsque, quelques instants plus tard, elle m'amena le jeune gars, sur la suggestion du policier, pour voir si je ne lui trouverais pas du travail. Elle me dit que sûrement cet agent avait été envoyé chez elle par Dieu lui-même. Le policeman, en m'en parlant ensuite, m'affirma qu'il avait été envoyé là par le Seigneur dans une intention précise. Et mieux encore, le garçon m'en dit autant lorsque, dans mon bureau, il prit devant Dieu la résolution de livrer son jeune cœur au Christ, et jusqu'à présent il a tenu parole loyalement. Les soucis de la maman pour son grand fils ont ainsi pris fin, car à coup sûr, une intervention des magistrats aurait pu tourner tout autrement.

Qui aurait soupçonné les effets d'une simple remarque faite un après-midi devant un groupe d'hommes, en réponse à une inspiration d'En-Haut ? C'est d'ailleurs de la bouche du garçon que j'eus confirmation du profond changement qui avait bouleversé son père. Je l'avais questionné et m'étais bien rendu compte que le premier effet produit sur le garçon, le jour où son père avait ressenti « ce choc » en regardant le visage de sa femme comme je l'avais recommandé, n'avait éveillé qu'incrédulité :

— Jamais je n'avais encore vu père embrasser ma mère, me dit-il très simplement. Je n'en croyais pas mes yeux. Mais quand elle lui donna ce soufflet et qu'il l'embrassa de nouveau, j'en suis resté bleu, ah oui.

Il employa même une expression inconnue de tout bon dictionnaire anglais, mais fort expressive et courante dans notre peuple, et je la savourai.

— Qu'en as-tu pensé ensuite ?

— Moi, je les ai souvent écoutés, comme mine de rien. Et si j'avais décidé alors ce que j'ai maintenant résolu de faire, j'aurais évité toutes mes sottises.

Ne croyez-vous pas que nous verrions d'autres histoires

semblables si nous nous laissons davantage menés par cette Main secourable ? Le monde est plein de cœurs opprésés, assoiffés, qui ne demandent qu'une vraie compassion pour leurs soucis. Proclamez la « plus grande chose du monde », au milieu de toutes nos difficultés, c'est se donner chance de voir les cœurs s'ouvrir. Certes, nous vivons aujourd'hui dans un terrible chaos, à tous les échelons de la vie. Tous les remèdes que l'on nous propose n'iront pas loin s'ils ne servent pas à bâtir sur cette terre le Royaume de Dieu. Toute nation se compose d'individus et chacun de ceux qui se détourne de sa propre indifférence, abandonne sa voie d'égoïsme et suit le Prince de la Vie, il travaille à bâtir la Cité de Demain. Et tous ceux qui, malgré difficultés et luttes, en font l'effort, savent que « son joug est aisé » et son fardeau léger, car toujours Il les porte avec nous.

L'homme-sandwich

Dans une certaine clinique de Londres, le long d'une des artères les plus fréquentées, où j'occupais les fonctions de président du Comité d'organisation, après avoir fait notre tour d'inspection habituel dans les chambres, je prenais à l'ordinaire une tasse de thé avec le médecin de service et nous causions amicalement. Nous étions dans les meilleurs termes et tous les problèmes touchant les bâtiments, la gestion, les employés ne nous opposaient presque jamais en nos séances de comité.

Sur un seul point, il m'était toujours difficile de l'entretenir. Dès que j'abordais quelque sujet touchant à la foi, il se taisait ou trouvait aisément un sujet de diversion. Et je faisais attention à ne pas le désobliger involontairement.

Ce jour-là l'un des membres de notre personnel, pour qui j'avais quelque intérêt, vint à passer devant nous au moment même où nous nous dirigeons vers le bureau du docteur pour notre tasse de thé habituelle.

— Bonjour, cher monsieur S..., fis-je.

— Vous connaissez cet homme ? dit le docteur.

- Oh oui, depuis bien quelque temps.
- Il nous fait un excellent aide et j'aurai l'œil sur lui.
- Vous a-t-il raconté son histoire ?
- A-t-il donc une histoire ?

C'était l'occasion que je cherchais et je ne la perdis pas. Nous étions dans son bureau attendant le thé.

— La raconter prendra quelques instants mais vous en serez certainement surpris et peut-être aidé. Voilà sept ans que j'ai rencontré S... pour la première fois et d'étrange manière. D'ailleurs dans mon travail, il faut s'habituer aux choses étranges et ce n'est pas toujours du haut d'une chaire que l'on peut le plus aisément toucher les cœurs.

— Oui, je sais que vous avez de curieuses façons d'accrocher les autres. Et il disait cela d'un air pensif qui m'encouragea à poursuivre.

— Hé bien, il y a sept ans, je visitai une maison de commerce dont le propriétaire m'avait souvent aidé à fournir du travail à ceux dont je m'occupe. Cette maison fait des adresses sur enveloppes pour ceux qui préfèrent envoyer leurs prospectus sous enveloppes écrites à la main plutôt que de les voir imprimées ou polygraphiées. Ce propriétaire était aussi un philanthrope et en plus de leur salaire ses employés pouvaient trouver dans la maison non seulement des repas à bon marché mais même le coucher en cas de besoin. Parmi ceux qui travaillaient là je connaissais des hommes de toute condition. Ils étaient assis le long de larges tables et se hâtaient dans leur travail, payé à la pièce, sans trop se préoccuper des autres.

Quand je passais par là, je demandais comment se comportaient mes protégés, si l'un d'eux avait quitté. Ce jour-là je venais prendre des nouvelles d'un certain S.

— Oui, il a travaillé ici quelques semaines mais il a quitté sans laisser aucune indication. Un de ses amis ici, à qui il devait quelque argent, n'a pu rien savoir.

Or ce même jour, en descendant le long de Ludgate Hill, tout en observant les marchands et leurs étalages, j'aperçus soudain un homme-sandwich, accoutré d'un habit aux multiples couleurs et qui offrait à vendre je ne sais trop quoi. Je reconnus mon homme. Lui aussi il me reconnut et fit mine de m'éviter. Mais je me mis face à lui :

— Et alors ? Que faites-vous là ? C'est à quoi vous êtes arrivé ?

— Oui. Je vous ai encore lâché. J'ai joué et j'ai bu. R à faire avec moi. Je ne puis pas résister. Ne vous cassez pas la tête à mon sujet.

Puis comme s'il ne pouvait retenir ses mots, il cria presque

— Savez-vous où se trouvent ma femme et mon garçon ?

— Parfaitement je le sais. Il y a moins de quinze jours je les ai vus, le cœur brisé à cause de vous. Et je reviens chez... Pourquoi avez-vous quitté votre travail ?

Il ne répondit pas et vous auriez pu voir cet homme sol et de bonnes manières trembler d'émotion et de honte. lui proposai de venir prendre une tasse de thé. Il accepta vivement et je m'aperçus bientôt qu'il avait très faim. Son curieux costume était la propriété de son employeur à qui il devait le louer et remettre le soir une partie de l'argent qu'il avait gagné par sa vente. Il ne lui restait pas toujours de quoi se payer un repas substantiel et un lit. Et quand il gagnait quelques sous, il jouait et perdait.

Je dois ici expliquer qu'une femme et son enfant m'avaient supplié, quelques mois plus tôt de les aider à retrouver leur mari. Triste histoire, semblable à beaucoup d'autres mais celle-ci avait ceci de particulier que cet homme jadis connu de la famille la plus rayonnante de foi et que les enfants avaient reçu la meilleure éducation. Deux filles et deux garçons, qui possédaient maintenant de bonnes situations, sauf le cadet. Un jour une lettre de son collègue apprenait aux parents consternés qu'après divers avertissements leur fils, mêlé à d'autres, était impliqué dans une affaire où il risquait la prison. On ne put lui éviter la condamnation et quand il sortit de prison, il ne voulut pas reprendre les relations avec ses amis ni sa famille, se mit à boire. Et comme son père et sa mère moururent dans l'intervalle, il disparut sans avoir de frère ou sœur.

Mais une jeune fille qui l'avait jadis connu et beaucoup admiré, ayant passé elle-même par une réelle conversion, pensa le retrouver. Il répondit quelque temps à cette affaire inespérée. Doué d'une bonne instruction, il put trouver une place et elle accepta de l'épouser. Plusieurs années passèrent. Un garçon leur naquit. La jeune femme crut s'apercevoir

qu'il ne tenait plus sa promesse solennelle de ne pas toucher à la boisson. Il le nia puis dut reconnaître qu'il avait rencontré d'anciens amis et bientôt la soif d'alcool le reprit au point que son patron dut le réprimander. Il s'emporta, puis peu après abandonna son domicile et disparut.

Tout ceci me fut raconté par sa femme mais lorsqu'après de longues recherches nous finîmes par le revoir, il m'en confirma tous les détails et ne fit rien pour se disculper. Il vivait pauvrement, en mauvais état de santé, plein de remords, mais refusait encore de chercher le seul secours qui pouvait lui venir en aide.

Ici le docteur m'interrompit :

— Qu'entendez-vous par ce seul secours ?

— Exactement ce que je dis. Je ne sais qu'une manière de s'arracher à ces démons qui poussent un homme à la folie de boire, comme d'ailleurs à toute autre passion. Un seul peut nous en délivrer. Ce n'est pas seulement une puissance mais une personne et il peut faire du plus faible le plus fort.

— Une personne ? Vous voulez dire Jésus-Christ.

— Bien sûr.

Le docteur avait mis ses mains sur les yeux et je dus attendre longtemps qu'il veuille reprendre la conversation. Enfin il me regarda d'un regard implorant.

— Vous ne savez pas comme votre récit m'a torturé. Je ne soupçonnais guère quand vous avez commencé l'histoire de S... que j'y serais impliqué mais c'est le fait et je dois vous dire comment.

— Voulez-vous dire que vous connaissez S... ?

— Je ne l'aurais jamais reconnu, bien que le nom eut dû raviver mes souvenirs. Nous étions ensemble au collège. Je me souviens de cette affaire si pénible et à ce moment je me trouvais du côté de tous ces garçons qui se moquaient de la foi, de la Bible et du culte. Mais racontez-moi la fin de l'histoire de S... et de sa transformation.

— Très volontiers, ami. Je crois que cela vous aidera vous-même. Je le retrouvai donc du côté de Ludgate Hill. Nous prenions thé et sandwiches. Et c'est alors qu'il se sentit réellement saisi, du temps que je lui lisais quelques versets de l'évangile.

— Que lui avez-vous lu ? demanda le docteur.

— Cette histoire, au chapitre trois de saint Jean, de ce homme qui par peur de se montrer en conversation avec Jésus, vint de nuit et s'entendit dire que si un homme ne naissait de nouveau il ne pouvait pas connaître Dieu et son royaume. Vous connaissez le passage ?

— Oui.

— Hé bien, pendant que je lui lisais ces mots, je vis ses yeux se remplir de larmes et je sus que sa conscience s'éveillait. Je priai Dieu avec ardeur de lui faire aussi saisir la vraie signification du texte central de ce chapitre et peut-être de toute la Bible : « Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils, son unique, afin que quiconque croit en lui ne meure point mais qu'il ait la vie éternelle. »

Comme je citai ce verset de l'Évangile, je vis mon docteur profondément remué. Relevant la tête, il mit sa main sur sa poitrine et dit :

— Jamais je n'ai accepté ces mots comme me concernant. Mais je veux le faire aujourd'hui. Voulez-vous prier pour moi ?

Nous nous agenouillâmes et priâmes. Moments d'intense ferveur. De nouveau, à sa manière merveilleuse, mon Seigneur avait retrouvé une autre brebis égarée qui devait devenir un autre chercheur d'hommes.

— Racontez-moi la fin de l'histoire de S...

— Lorsqu'il eut fini son repas, nous suivîmes Fleet Street pour atteindre Temple Gardens et là dans ce parc silencieux il exprima sa repentance et sa foi nouvelle.

Peu après nous atteignons, près de Victoria Park une petite rue paisible où une femme de foi et un enfant ouvrirent de grands yeux émus en nous voyant tous deux, lui dans son costume bizarre. Ce fut une scène inoubliable. Tout ce que cette petite femme put dire d'abord fut :

— Je savais que vous viendriez.

Voyez-vous, docteur, elle n'avait cessé de prier que son mari put se retrouver. Et quelqu'un l'avait fait, le Seigneur Jésus, mais il a besoin de notre coopération dans sa recherche. Nous passâmes là dans ce foyer reconstitué, une heure merveilleuse. Le garçon se contentait de rester silencieux assis tout près de son père et lui tenant la main. Parfois il le regardait en face, comme pour dire :

— Et maintenant, papa, tu ne vas pas t'en aller ?

Depuis ce jour, bien des choses se sont passées. Vous vous souvenez, docteur, du jour où S... fut accepté ici, voici plus d'un an, à cause de ses certificats et de ses diplômes.

— Je m'en souviens. Le docteur-chef avait exprimé la certitude qu'il nous apportait une excellente recrue pour notre institution. Et nous savons combien cela est vrai, Dieu merci.

De fait depuis l'arrivée là de S... son influence fut remarquée de tous. Est-il rien que le Seigneur puisse accomplir ? Il nous connaît tous et sait où nous trouver. N'est-ce pas notre propre incrédulité qui arrête ses projets ? Toutes choses concourent ensemble au bien de ceux qui aiment Dieu.

Juge et accusé

Cet homme naquit en Ecosse et comme bien d'autres de ses compatriotes vint vivre dans le Sud de l'Angleterre, cherchant quelque aventure. Il en trouva et de toutes sortes, particulièrement de celles que l'on regrette.

Je le rencontrai un dimanche après-midi près de White-chapel. J'étais parti en campagne armé d'un paquet de cartes d'invitation : on pouvait assister à une soirée amicale, où une tasse de chocolat et quelque nourriture seraient distribuées. Je savais en effet que des centaines d'hommes et de femmes se trouvaient sur le pavé de Londres, sans même pouvoir se procurer un lit. Ce fait on en peut certes discuter fort longtemps. Il ne peut se nier et souvent se rencontrent dans ces milieux d'étranges associations à deux.

Ceux dont je vais parler ne se ressemblaient pourtant pas. Le plus âgé (de vingt ans) avait été magistrat, et devant lui avait comparu jadis le plus jeune, à qui il avait infligé une peine de prison.

Aussi étranges que ces faits puissent paraître, je devais savoir bientôt que leur association comportait d'autres caractères plus insolites encore. L'aîné gardait tous les traits de l'écossois et s'en faisait gloire. Ensemble ils avaient déambulé de droite et de gauche dans toute l'Angleterre, mais le plus jeune appelait toujours l'autre « Monsieur » avec un

grand respect. Je me demandais même si leur association ne cachait pas quelque criminel complot.

Mais non. Je devais découvrir qu'en vérité chacun d'eux devait la vie à l'autre. Car chacun avait décidé de se suicider et c'est alors que, parfaitement inconnus, ils se rencontrèrent.

En effet Mac (bien que ceci ne soit que le préfixe de son vrai nom) sortait d'un certain hospice et avait décidé que jamais plus il n'accepterait l'humiliation de solliciter l'entrée de tels établissements. En se souvenant de la position sociale qu'il avait jadis connue, il en éprouvait comme le besoin de vomir de honte. Jamais il n'aurait cru jadis que l'on pouvait si aisément tomber aussi bas mais le fait ne se pouvait nier. Il réfléchissait aux sentences qu'il avait infligées à d'autres. Un jour notamment, un jeune homme coupable d'un attentat commis lors d'un accès d'ivresse avait comparu devant lui, un garçon de famille respectable, entraîné par quelques mauvais sujets. Comme pris de folie, il s'était conduit en brigand et en éprouvait grande honte mais trop tard.

Comme le président du tribunal connaissait la famille, il aurait aimé montrer quelque pitié mais Mac, qui ne s'entendait pas avec ce président demanda la peine la plus grave. Et, de voir son fils en prison, la mère mourait peu après.

Malgré son assurance, Mac ne pouvait oublier cette affaire. Maintenant que d'autres souvenirs et son état actuel l'obsédaient, il se condamnait sans pitié : il décida que la vie ne valait plus d'être vécue. Il se suiciderait le soir même.

La journée s'écoula dans la plus abjecte misère et à la tombée de la nuit, il se dirigea vers un passage à niveau où il connaissait dans un coin assez désert. Personne ne semblait se montrer. Pendant qu'il écoutait si un train s'approchait, il crut entendre un enfant rire et gambader en chantant quelque chose comme : « Attends, attends... » ou était-ce un oiseau qui chantait ? Mais non il n'attendrait pas.

Puis d'une des maisons voisines, le son d'une dispute. L'homme criait qu'il n'accepterait pas plus longtemps la vie que lui menait sa femme. Et celle-ci rétorquait : « Hé bien, va-t-en et que je ne te revoie plus jamais ».

Quelqu'un s'approcha dans le chemin, s'en vint près du passage à niveau, tout près de Mac. Il parlait tout seul à haute voix :

— Oui, je l'aime encore, sans quoi j'aurais pu la tuer. Mais peut-être, si je ne suis plus là, elle comprendra. Dans quel pétrin je suis tombé. Je l'accuse et suis aussi mauvais qu'elle. Hypocrite ! Ne suis-je pas aussi ivrogne ? Et c'est moi qui lui ai appris à boire. Quelle brute je suis. Faut en finir. Le train en fera son affaire. S'il existe un Dieu, qu'il nous pardonne à tous deux. Mais existe-t-il ?

Ici Mac se souvint de son enfance, de tout ce qu'il avait appris sur les genoux de sa mère, les promesses de Dieu, ses commandements, des bouts de prière, tel psaume.

— Ami, cria-t-il, Dieu existe. Prends garde.

Avant la fin de la phrase les deux hommes étaient l'un près de l'autre.

— Vous, d'où sortez-vous ? demandait le nouveau venu qui ne pouvait même pas distinguer la figure de Mac.

— Qu'importe ? Je vous ai entendu et bien que je sois venu ici pour faire ce que vous voulez faire, je ne puis vous laisser ignorer que Dieu existe, je le sais. Entendez-vous ce chant d'oiseau dans la nuit ? Dieu l'a fait comme il vous a fait. Ecoutez ce qu'il dit. Attends. Attends. Et ces enfants qui jouent ?

Les deux hommes s'étaient pris par le bras. Tout-à-coup un long sifflet perça la nuit ; le signal tourna du rouge au vert. Un train s'avavançait à toute allure. Il passait. Et les deux hommes se tenaient toujours par le bras. Mac parla le premier.

— Vous êtes plus jeune que moi, je devine.

— Oui, ce sont mes gosses qui jouent là dans le jardin.

— Et vous vouliez les laisser seuls ? Allons, nous sommes de vrais fous mais le Dieu dont vous doutez vient d'intervenir et peut-être... y a-t-il quelque chose de bon dans cette rencontre. Je suis un misérable et vous un autre, mais peut-être pourrions-nous nous entr'aider. C'est vous qui invectiviez votre femme tout à l'heure ?

— Peut-être bien. Avez-vous une femme ?

— J'en avais une... mais parlons d'autre chose et sortons d'ici. Vous connaissez l'endroit. Conduisez-nous.

Ils se dirigèrent vers le cabaret proche et sous le premier bec électrique se dévisagèrent. Ce fut le plus jeune qui fit la découverte et ne sut comment l'exprimer. L'homme, là

devant lui, était l'un des magistrats qui l'avaient envoyé en prison dix ans plus tôt. Mac fut plus lent à se souvenir mais bientôt tous ses cauchemars lui revinrent en tête. Que de fois il avait regretté cette dureté d'un moment !

Et comment ne pas songer à sa propre maison ? N'avait-il pas traité sa femme avec tant de rudesse que démontée psychiquement et physiquement, elle n'avait pu survivre après une brève maladie. Quinze ans déjà ! Il tint la maison avec ses deux enfants. Puis, soupçonné d'incorrection dans son travail, poursuivi par ses remords, il s'était toujours plus adonné à la boisson, s'était vu condamné après avoir été ramassé ivre. Alors couvert d'un faux nom, il avait pris la route du trimardeur. Depuis dix ans il vivait ainsi, sans que personne ait pu découvrir ses traces.

Où vivaient ses enfants, il l'ignorait. Il voulait se persuader qu'il s'en désintéresserait mais ces cris d'enfants ce soir même éveillaient en lui la nostalgie du passé. Ils devaient être grands ; aimeraient-ils le revoir, après tant d'années où il les avait abandonnés ? Sa fille pouvait avoir 24 ans, le fils 22. Peut-être avaient-ils déjà une famille. Dix ans ! Quelle misère ! Toutes ces années perdues torturaient son esprit. Et tout cela par sa seule faute. Il avait manqué sa voie. Et en cet instant il réalisait qu'il avait manqué la voie de Dieu. Oui, Dieu existe. Et lui pauvre fou, il avait voulu le défier. Il serrait plus fort la main de son compagnon :

— Oui, j'ai tué la meilleure des femmes et abandonné deux des meilleurs gosses jamais donnés à un homme. Juste au moment où ils avaient le plus besoin de leur père. Mais comment les aurais-je guidés ? Je n'ai pas su me guider moi-même. Quelle brute j'ai fait. Je voudrais tant les revoir.

Le jeune écoutait. Lui aussi allait faire de même. Il avait deux petits et lui, le père, les abandonnait. Que pouvait-il rétorquer à cet autre misérable ? Et les voilà tous les deux réunis. Etrange destin ! Le destin ? Pendant des années au milieu de ses luttes, il s'était habitué à l'idée que l'on ne peut rien contre lui. En prison n'avait-il pas connu chez tous ces hommes enfermés les mêmes convictions ? Et il s'était laissé aller, repris sans cesse par ses passions. La jeune fille qu'il avait épousée n'avait aucune autre force que son caractère et son charme et cela n'avait pas résisté. Le voyant boire

et jouer, elle avait aussi succombé, surtout après la naissance de leur deuxième enfant. Et les querelles de ménage ne se comptaient plus, jusqu'à celle de ce soir même.

Ils n'étaient pas restés entièrement seuls pourtant. Des amis chrétiens les avaient visités et les enfants suivirent une école du dimanche. Puis l'on avait déménagé. Mais justement ce jour-là une voisine était venue les relancer et les rires des enfants s'expliquaient d'après lui, par cette visite. Comment expliquer que ceux qui croient en Dieu savent aimer les enfants et les faire rire ? Mais est-ce que vraiment Dieu existe ?

— Depuis combien de temps, demanda-t-il à Mac, n'avez-vous pas vu vos enfants ?

— Dix ans.

— Et vous ignorez où ils se trouvent ?

— J'ai appris qu'une de mes sœurs en prenait soin mais elle a déménagé et après des recherches infructueuses, j'ai perdu tout espoir. Camarade, j'ai été fou, tragiquement. Je le sais mieux que personne. Mais je n'ai pas la force de me sortir de là, de me corriger.

— Alors que fait-on ?

— Garçon, vous avez une maison et je n'en ai point. Allez retrouver votre femme et vos gosses.

— Pas encore. Peut-être bientôt, quand cela sera un peu oublié.

Ils finirent par convenir de vagabonder ensemble et c'est ainsi que je les rencontrai pour la première fois à White-chapel. Pourtant Mac était seul lorsqu'il prit l'habitude de suivre nos réunions. Durant une année il vint régulièrement mais avec une prudence toute écossaise, il ne semblait jamais vouloir prendre la bonne résolution de changer de vie. Il faut bien expliquer aussi que certains chrétiens rencontrés par lui ne l'y poussèrent guère. Ainsi en est-il parfois de nos églises.

Enfin un soir il se décida et fit publiquement profession d'accepter Jésus-Christ pour son Sauveur et Maître. Or un mois plus tard, se passèrent certains événements qui prouvent, comme beaucoup d'autres, que Dieu peut répondre à nos prières si seulement nous acceptons les conditions mises par l'évangile : « à moins que vous ne deveniez comme de petits enfants » c'est-à-dire entièrement dépendants de Dieu,

simplement obéissants, joyeusement loyaux, et prêts à servir sans nous préoccuper des suites.

Un groupe d'amis venus de province devaient nous donner une soirée amicale dans ce que nous appelions nos « concerts du lundi soir ». Le chef en était un de mes vieux amis, qui savait dans quel esprit mener cette affaire et nous avait souvent prêté la main. Il priait pour nous et connaissait parfaitement le genre d'auditoire que nous lui offrions.

Il n'est pas étonnant que le Seigneur l'ait guidé et jusque dans le choix des artistes qui l'aidaient. En tout cas la suite devait prouver que nous pouvions y voir avec reconnaissance une autre main que la nôtre.

J'avais demandé à Mac de bien vouloir me seconder pour quelques détails. Après un chœur d'ensemble, on devait entendre un solo de l'une des dames. Mac était assis dans le fond de la salle. Et une magnifique voix de contralto commença :

*Je sais que mon Rédempteur est vivant
Et c'est en lui que j'espère...*

Dans le fond on vit tout-à-coup Mac se lever puis glisser inconscient sur le plancher. Nous étions habitués à toutes sortes d'interruption et sans bruit Mac fut emporté, sans même que je m'en aperçoive.

Le chant continuait avec une telle maîtrise et conviction que dans l'auditoire beaucoup paraissaient visiblement émus, mais nul ne soupçonnait l'effet que ce chant avait produit sur l'homme de la salle à côté. On vint me dire à l'oreille :

— S'il vous plaît, venez à l'infirmerie. C'est urgent.

Je me hâtai et trouvai Mac en train de reprendre ses esprits, les yeux agrandis par l'étonnement. Mais je ne pus comprendre les mots qu'il murmurait. Dans la salle on entendit crier : Encore ! Encore ! Bis !

Et cette voix de femme reprit :

*Quatre-vingt-dix-neuf brebis sont ici,
Mais où est la centième ?...*

L'homme allongé à terre entendit clairement la voix et me fit signe que c'était là la vraie cause de son trouble. Puis

il retomba dans son inconscience. Enfin il rouvrit les yeux, me fit approcher de lui et en penchant l'oreille, je crus l'entendre souffler :

— C'est ma fille.

— Votre fille ? Celle qui chante ?

Lentement il fit signe de la tête et murmura :

— Dieu soit béni, puis retomba dans son évanouissement.

Ma première pensée fut que, n'ayant pas revu sa fille depuis dix ans, il avait été trompé par quelque ressemblance et sans doute par un chant que sa fillette autrefois avait dû chanter. Mais une autre pensée me vint comme un éclair. Depuis des semaines je l'avais entendu prier pour sa fille et m'en parler avec la plus grande contrition.

Je remontai dans la salle sur mon estrade. Le programme ne donnait que le nom de Madame S... comme chanteuse mais son mari se trouvait aussi faire partie du chœur et c'est lui que j'interrogeai :

— Excusez-moi mais j'aurais besoin que vous m'éclairiez sur un point qui vous est très personnel.

— Bien sûr, me répondit-il en souriant bien qu'un peu étonné.

— Pourriez-vous me dire quel est le nom de jeune fille de votre femme ?

Il parut encore plus surpris mais le nom qu'il me donna aussitôt fut celui de Mac...

— S'il en est ainsi, j'ai encore une autre question. A-t-elle quelque connaissance de ce qu'est devenu son père ?

Son sourire cessa et il répondit :

— Non, assurément pas ! Et après tout ce qu'il a fait souffrir à sa mère, je doute qu'elle désire avoir de ses nouvelles. Eu auriez-vous vous-même ?

— Je le crois. Mais une femme capable de chanter avec tellement de cœur ce beau chant de tout à l'heure ne peut pas refuser d'aider un père, même indigne.

— Oh, ce n'est pas ce que je voulais dire. Ma femme est un ange et je connais sa foi profonde. C'est une disciple de Christ. Mais la conduite de cet homme fut telle, que s'il ne veut pas changer, je pense qu'elle préférerait ne pas le revoir.

Je l'avais conduit dans les coulisses et là lui expliquai rapidement ce qui se passait. Nous tombâmes d'accord que

le mieux était de la mettre calmement au courant de tout et la laisser décider elle-même ce qui devait être fait.

— Voudriez-vous que nous la voyions ensemble dès maintenant ?

Le souvenir de cette figure de jeune femme, durant que je lui expliquais tout, ne me quittera jamais. Je l'avais observée comme elle chantait : « Je sais que mon Rédempteur est vivant... ». Son âme s'exprimait dans ce chant. Son visage rayonnait. Et maintenant, même si ses yeux se remplissaient de larmes, ses lèvres murmuraient :

— Gloire à Dieu !

Son mari ne se trompait pas : une vraie disciple de Christ.

— Conduisez-moi vers lui, demanda-t-elle.

Mac avait repris ses esprits. Il était assis, avec dans les yeux une expression d'attente anxieuse.

— Voici votre fille, qui veut vous voir, Mac. Pouvez-vous maintenant comprendre ce que je vous dis ?

A ma grande surprise, il répondit d'une voix très claire :

— Oui je le peux ; et d'abord je veux demander pardon à Dieu et aussi à elle, lui demander de pardonner un misérable et pourtant encore son père. Je t'en prie, pardonne-moi.

Elle dut faire effort pour garder son calme, car elle ne pouvait que souffrir de le voir dans cet état. Ses traits tendus, toutes les marques laissées par une vie dérégulée lui donnaient un air hagard. Elle avança la main pour lui caresser doucement le front :

— Oui, père ; mais tu as plus encore besoin du pardon de Dieu que du mien. Et je lui demande qu'avant qu'il ne soit trop tard, tu le recherches.

Le visage de cet homme sembla devenir plus normal et, se redressant, il dit dans un sourire qui paraissait presque surnaturel :

— Maggie, M. Dempster te dira que le mois dernier j'ai remis ma vie à Dieu, tout ce qu'il en reste. J'ai accepté Jésus pour mon Seigneur et il m'a donné son pardon. Dites-le lui vous-même.

Il me suppliait du regard mais ce ne fut pas nécessaire car je vis la jeune femme tomber à genoux à côté de son père et faire monter vers Dieu une prière de fervente reconnaissance.

A ce moment le docteur que nous avions mandé arriva. Une ambulance dut être appelée. Mac avait grande chance de s'en sortir mais il faudrait des soins. Une heure plus tard nous étions de retour. Le concert se terminait.

Naturellement je fus ensuite assailli de questions par la fille de Mac et son mari. Je dis comment depuis une année je le connaissais; tout d'abord fort réservé, il s'était ouvert peu à peu, surtout depuis ce dernier mois. Que de fois il m'avait parlé de sa fille et de son fils!

— Vous avez un frère?

— Oui et très gentiment marié. Peut-être n'est-il pas absolument chrétien mais sa femme, une chic fille, reste pleine d'espoir qu'un jour ses prières pour son mari seront exaucées. Racontez-moi comment vous avez rencontré mon père? Vous dites qu'il y a près d'un an?

— Oui, les deux hommes firent connaissance voici deux ans et ils avaient couru tout le pays lorsque je les vis. En Ecosse il avait tenté de retrouver quelque trace de vous et de votre frère mais sans succès.

Je vis le mari et la femme échanger un coup d'œil.

— Mon frère ne vit plus en Angleterre. Il est officier dans la marine marchande et voyage beaucoup. Nous avons été recueillis par une tante. Mon père avait connu des revers de fortune et notre éducation en avait fort souffert. Quand il nous abandonna je n'avais que neuf ans et mon frère moins. Mon père ne nous a jamais maltraités mais tout simplement nous oubliait. Deux ans après nous avoir recueillis, ma tante mourut. Heureusement un autre de nos parents put prendre soin de nous. A seize ans, je devins secrétaire à Londres dans une maison où je fis connaissance de mon cher mari et sous son influence j'étais devenue chrétienne. Je priais souvent pour mon père, surtout pendant une maladie que j'eus après la mort de mon premier bébé. Or voici un an, en nous promenant du côté de Richmond Park, je crus reconnaître ses traits sur le visage d'un homme, mais nous perdîmes ses traces.

Or c'était bien vers la même époque que pour la première fois j'avais moi-même vu les vagabonds et je me souvenais que Mac m'avait alors parlé d'un abri où ils trouvaient refuge du côté de Richmond, dans de grosses barques que des

ouvriers réparaient pendant le jour, « logement des plus économiques » m'avait dit Mac.

— C'est au même moment que l'on me demanda si je ne viendrai pas chanter un jour ou l'autre dans votre salle, où, disait-on, vous cherchiez à amener des hommes à Christ. Je dois confesser pourtant que je n'avais pas la moindre idée que je pourrais voir là mon père. Ma foi est-elle encore trop faible ? Si j'avais accepté cette demande plus tôt, peut-être aurais-je évité à mon père le choc qu'il vient de subir.

Pour l'instant à l'hôpital, le malade se remettait graduellement à tous égards. Il voulait pouvoir prouver à sa fille que sa vie était transformée et de plus se préoccupait de son jeune compagnon Joe, l'ami de ces deux dernières années.

A vrai dire celui-ci, le soir où Mac avait perdu connaissance, s'en était allé sans prévenir et depuis nous ne savions rien de lui. Mac se rétablit rapidement et bien que sa fille lui offrit de le prendre chez elle, il refusa, voulant se remettre à flots par son propre travail. Il y parvint.

Comment il retrouva Joe et l'amena à la foi, comment il le persuada de retourner chez lui et comment lui Mac devint une vraie bénédiction pour toute la famille, ceci réclamerait un autre chapitre. Les voies de Dieu ne sont pas nos voies et ses actions valent tous les meilleurs romans. Tous nous pouvons devenir ses instruments mais nous y manquons souvent, trop préoccupés de choses moins importantes, aveugles que nous sommes pour les vraies valeurs.

Si ces quelques histoires vous émeuvent, je vous prie de ne rien faire pour « imiter » qui que ce soit. Placez-vous, vous avec vos possibilités, à Son entière disposition, puis, vous confiant entièrement en Lui, acceptez le devoir qu'il place devant vous.

